

SOMMAIRE

	Page
Éditorial	
Notices de découvertes	
Prospections	5
Sauvetages, sondages, fouilles programmées	8
Résumés des conférences 1996	
La métallurgie antique (Claude Domergue)	
L'habitat chalcolithique ceinturé de Boussargues (Jacques Coularou)	
Le site de la Gravette, à l'Isle-Jourdain, Gers (Jean-Paul Cazes)	
Les <i>celleres</i> du Roussillon (Aymat Catafau)	
Notes de lectures	59
Expositions, animations	
Bilan de l'exposition "Entre Préhistoire et Histoire : le Roussillon à l'Age des métaux"	52
Poteries d'Oc, VIIe-XVIIe siècles	
Les 4e Journées de la Céramiques	
Compte-rendu de visites	65
La cathédrale Saint-Jean	
Ambrussum et Arles-sur-Rhône	
L'Hôtel Pams	
Programme des conférences pour l'année 1997	83
Composition des Bureau et Conseil d'Administration de l'A.A.P.-O.	85

ÉDITORIAL

1996 ? Un cru honnête !

Les années se suivent et se ressemblent. L'association a poursuivi en 1996 les activités qui sont les siennes depuis sa création et qui assurent sa pérennité. Les conférences nous ont apporté une ouverture nécessaire vers l'extérieur : l'Aude, avec laquelle nous entretenons des rapports privilégiés, l'Hérault, le Gers. Une seule séance était consacrée au Roussillon, mais les deux réunions de rentrée, en octobre et novembre, nous tiennent régulièrement au courant des progrès de la recherche locale.

Nous avons un peu innové cette année en prolongeant jusqu'à 36 heures la sortie de juin : nous avons pu ainsi visiter dans de bonnes conditions Ambrussum et surtout Arles. Au plaisir de voir et de comprendre s'ajoute celui d'être ensemble : le repas du soir avec vue sur les moulins antiques de Barbegal, les flâneries la nuit dans la vieille ville, le petit déjeuner pris en commun resteront, je crois, au titre de bons souvenirs, dans la mémoire de ceux qui les ont vécus. Cette formule a beaucoup plu mais elle écarte certains de nos adhérents, qui ne peuvent disposer ni du temps ni de l'argent nécessaires. Il faudra en tenir compte.

Notre programme s'est enrichi de deux autres visites pendant l'année : en mars, celle de l'ensemble monumental Saint Jean à Perpignan. En novembre, celle de l'hôtel Pams. Remercions nos deux guides, O. Poisson et E. Paradon, dont le dévouement égale la compétence.

Continuité également pour la bibliothèque : Arlette Terreaux, qui nous quitte cette année, et Christian Hernandez dont le contrat se termine en mars 97, ont assuré une ouverture régulière de la bibliothèque et terminé, ou peu s'en faut, le dépouillement thématique des ouvrages et des articles de revues. Beaucoup de temps gagné pour les recherches bibliographiques.

Dans deux autres domaines aussi, 1996 s'inscrit dans le droit fil de 1995. L'exposition sur l'âge des métaux, inaugurée en juin 95, à Canet, a poursuivi sa carrière dans le département : à Bélesta, Argelès, Perpignan, Saint Paul de Fenouillet, Salses. Ce n'est pas une petite affaire de déplacer chaque fois 15 vitrines en verre, de les démonter, panneau par panneau, de les emballer, les transporter sans faire de casse, les remonter, les garnir enfin des objets exposés. Il y a fallu beaucoup de bonne volonté et beaucoup d'énergie. J'en connais quelques-uns qui garderont un souvenir ému des escaliers du château-musée de Belesta ou de la salle d'exposition du Chapitre à Saint-Paul. Malgré toutes les difficultés, et grâce aux efforts de tous (merci aux Amis du Vieux Canet, merci Valérie, Jacqueline, Michel, Monique, Claire, André, Lydie, Fernand, Bernard et les autres...) le pari a été tenu. Nous avons fait la preuve que notre entreprise était viable. Il est temps d'en tirer le bilan, ce que nous faisons dans le même numéro. Ce bilan, nous entendons le présenter aux élus du département. Souhaitons qu'ils en tirent la même conclusion que nous : ce qui a été réalisé une fois peut se renouveler, pour peu qu'on en ait la volonté et les moyens. Pour nous, notre politique est claire : non à la multiplication de petits musées ingérables, oui à

l'organisation d'expositions tournantes qui présenteront dans les principales localités du département les découvertes de l'archéologie locale.

1995 avait vu paraître le numéro XIII des Etudes Roussillonnaises, nouvelle formule, avec la participation active de l'A.A.P.O. Fin 1996, le numéro XIV est sous presse. Si la part de l'archéologie y est moindre que dans le volume précédent, c'est que doit sortir, dans le courant du premier semestre 97, le volume XV, tout entier consacré à Georges Claustres - un hommage bien mérité des archéologues du département à leur aîné, pionnier des recherches sur les époques ibère et romaine-. Levons au passage notre chapeau à Pierre Ponsich et aux Amis du Vieux Canet qui assurent, contre vents et marées, la parution régulière de cette revue.

Préserver le patrimoine archéologique a été, de tout temps, l'un des objectifs primordiaux de notre association. L'année qui se termine a été marquée, de ce point de vue, par deux initiatives qu'il faut souligner ici. En premier lieu l'A.A.P.O. a fait l'achat d'un détecteur de métaux. Beaucoup de nos adhérents ont remarqué et n'ont pas manqué de nous signaler que désormais les marchés aux puces et autres vide-greniers qui se tiennent régulièrement aux quatre coins du département sont fréquentés par des particuliers qui font commerce des monnaies qu'ils ont pu trouver sur les sites archéologiques. Il n'est pas possible de regarder sans réagir se développer ce phénomène. D'urgence, il faut, sur tous les sites que nous prospectons, retirer, avec l'aide du détecteur, tous les vestiges métalliques situés dans la couche arable et susceptibles d'éclairer l'histoire ou la nature du site, comme aussi les émissions et la circulation monétaires. Parallèlement, il faut mener campagne, dans la presse et auprès des élus, sur le fait que le patrimoine n'est pas une marchandise quelconque que l'on peut ainsi brader sur la place publique.

Il y a plus grave. Chaque année, par suite d'aménagements divers (voirie ou constructions), des sites disparaissent, sans que l'on ait pu, auparavant, les tester ou les étudier. Notre association a recensé, en un volume, tous les sites menacés à brève échéance, (ceux dont nous avons connaissance bien sûr), avec, pour chacun, une copie du plan cadastral, et les principales caractéristiques. Ce volume facilitera la tâche du Conservateur du Patrimoine chargé, au Service Régional d'Archéologie, de la gestion de notre département. Peu à peu, ces sites seront inscrits dans les P.O.S. des différentes communes, ils feront aussi l'objet d'une communication rapide aux maires et au service compétent de la D.D.E., de sorte que désormais tous les permis de construire qui affecteront un gisement archéologique devront avoir l'aval du Conservateur Régional de l'Archéologie. On peut donc être assuré qu'il n'y aura plus de destruction de sites connus sans étude préalable. C'était notre objectif et nous sommes heureux d'avoir pu aider à sa réalisation.

Pour terminer, et puisque nous y avons déjà fait allusion, saluons la nomination d'un nouveau Conservateur du Patrimoine au Service Régional d'Archéologie, Xavier Fehrbach. Il est plus particulièrement chargé de notre département. Nous lui souhaitons ici la bienvenue. Puisse la Tramontane, cette arrière petite-fille d'Éole, l'amener souvent en Roussillon, pour la plus grande gloire de l'archéologie catalane!

Jean-Pierre COMPS

PROSPECTIONS

Thème : Du paléolithique supérieur au mésolithique
dans les Pyrénées-Orientales

Responsable : Michel MARTZLUFF

Résultats :

L'intitulé se réfère à une prospection thématique. Dans ce cadre, il s'agit de répertorier les sites ayant pu servir d'habitat à la fin des temps glaciaires et au début de l'holocène. Sur la base d'un premier bilan établi antérieurement avec l'aide de J. Abelanet et d'Y. Blaize (voir bulletin A.A.P.-O. n°4), les recherches se sont focalisées sur un recensement des sites fermés (abris, grottes) afin de pouvoir élaborer un programme de recherche cohérent concernant les périodes du Paléolithique supérieur et de l'Epipaléolithique-Mésolithique, et visant, en particulier, à mieux maîtriser les choix collectifs au niveau d'investigations en sous-sol.

A terme, le but de ce programme est de fournir assez rapidement un ensemble d'éléments conduisant à mieux appréhender la répartition des différentes cultures représentées pour ces périodes dans les Pyrénées de l'est, plus précisément de mettre en valeur l'exploitation des différentes niches écologiques : pénétration du milieu montagnard, exploitation des ressources littorales, hiérarchisation des sites dans un système de parcours, imbrication de groupes culturels différents sur le même espace ...

Une priorité a été donnée cette année aux sites pouvant fournir des informations sur la faune (milieux non acides), ainsi qu'à la frange côtière et aux zones d'altitude. La prospection systématique de la Cerdagne conduit à penser que l'occupation préhistorique de ces hautes terres, très enclavées, n'est effective qu'à partir du Néolithique. La pénétration du massif du Canigou et des Madres est certainement plus ancienne si l'on se fie à quelques sites de vallées. Les vestiges du Paléolithique supérieur n'ont pas été détectés sur les terrasses alluviales de la plaine du Roussillon, si ce n'est sur leurs marges (piémont des Albères, vallées du Robol, à Salses).

Aire géographique concernée : Fenouillèdes et Corbières

Auteurs : Association Forum

Résultats :

Commune de Trilla (66)

Au pied du château, au cours du terrassement et creusement des fondations d'un lotissement, des structures d'époque médiévale (Xe/XIe s.) ont été mises au jour. Les tranchées ont permis de découvrir la présence de silos et fonds de foyers. Les tessons visibles sur les coupes sont en céramique grise micacée, et certains portent des décors onvés. Ils sont comparables au mobilier médiéval que l'on connaît dans ce secteur géographique (Ansignan, Le Vivier, Lansac...). Nous avons également recensé, dans un silo, plusieurs fragments d'amphores (type Dressel).

Commune de Saint Martin de Fenouillet (66)

Sur le plateau de Taïchac, un charruage a ramené en surface une grande quantité de tessons. La plupart sont assez érodés, certains mieux conservés permettent de reconnaître les formes (fonds plats, panses carénées, anses) et les décors (incisions en chevron). Cette céramique non tournée semble correspondre à une industrie du bronze final. Dans cette charruée de 3 hectares environ, la localisation géographique du site est précise. Il s'étend sur une bande de 40 m de long sur 15 m de large, marquée par une coloration plus sombre du sol. Les tessons y sont regroupés par îlots de forte densité.

Commune de Cubières sur Cinoble (11)

Au cours de travaux forestiers (coupe de bois), une structure tumulaire a été dégagée. Cette masse tumulaire (30 m de long, 10 m de large, hauteur moyenne de 1,5 m) s'avèra être un amas d'épierrage adossé au substrat constitué d'un banc de roches gréseuses. Nous notons la présence de quelques tessons de poterie non tournée (dont un fragment de fond plat). Une dalle des affleurements gréseux de ce plateau présente des gravures linéaires et des cupules. Il s'agit d'un bloc horizontal de 1,5 m² environ. Nous pouvons distinguer trois cupules et un ensemble de stries en damier et croix. Ce site, "la Dreille", jouxte une ancienne voie de communication reliant cette zone des Corbières à Arques (11) via Fourtou (11). Cette voie peut facilement se connecter au chemin menant de Camps sur Agly (11) à Saint Paul de Fenouillet (66). Ces communications utilisées à l'époque romaine devaient certainement être fréquentées pendant la Préhistoire. Datation proposée : Préhistoire récente.



Dalle présentant des gravures linéaires et plusieurs cupules
(cl. FORUM)

Projet : Programme de Prospection et d'Inventaire des sites archéologiques de la partie sud du Roussillon.

Type d'intervention : Prospection et inventaire.

Intervenants : Olivier PASSARRIUS (coordinateur), Florent MAZIÈRE, Carine COUPEAU, Carole PUIG, Jérôme KOTARBA, Bernard RIEU, Aymat CATAFAU.

Résultats :

Le rapport annuel étant en cours de rédaction, il est encore trop tôt pour faire une synthèse définitive des travaux de prospection menés en 1996 par notre équipe. Cette année, le nombre de notices de découverte de sites archéologiques devrait être supérieur à 60. Elle sont pour la plupart le résultat de prospections désordonnées, réalisées par chacun des membres de l'équipe, en fonction de problématiques de recherches personnelles, concernant parfois des travaux universitaires, achevés ou en cours.

Ces prospections de surface ont concerné entre autre, les abords de l'étang de Canet-Saint-Nazaire, mettant en évidence une forte densité de peuplement, pour toutes les époques et notamment l'antiquité. Il en est de même pour la commune de Canohès, dont la richesse en vestiges d'époque romaine était jusque là insoupçonnée.

La prospection des futures zones lotissables s'est poursuivie cette année avec une orientation toute particulière sur la commune de Perpignan, et notamment sur sa partie ouest. Même si les découvertes sont intéressantes, nous sommes trop souvent confrontés à des espaces en friche, devenus totalement impropsectables.

Les recherches engagées sur la commune d'Argelès-sur-Mer, dans la partie boisée du massif des Albères, ont permis de reconstituer l'image du peuplement sur tout un terroir, caractérisé notamment par la présence de nombreux vestiges d'exploitations médiévales.

Enfin, à la suite de récents travaux universitaires concernant le phénomène de la *cellera* en Roussillon, un inventaire systématique de ces gisements a été entrepris, permettant ainsi de prendre en compte ces noyaux anciens de nos villages comme patrimoine archéologique majeur, et donc à sauvegarder.

SAUVETAGES, SONDAGES, FOUILLES PROGRAMMÉES

Commune : CORBÈRE-LES-CABANES Site : Grotte de Montou

Définition du site et datation : Habitat temporaire, refuge, lieu de sépulture et abri pour les animaux. Les fouilles portent particulièrement sur le Néolithique et les Ages du bronze, exploités dans différents secteurs de la grotte.

Type d'intervention : Fouille programmée pluriannuelle.

Responsable : Françoise Claustre UMR 150 CNRS.

Résultats :

Les travaux de terrain été-automne 1996, menés dans la salle inférieure 2 de Montou, ont permis de terminer la fouille du niveau sépulcral chalcolithique (9 m² exploités en 1996 au centre de la salle), sous-jacent aux niveaux du Bronze final, moyen et ancien exploités au cours de campagnes précédentes. La fouille de l'espace sépulcral Nord-Est est également achevée. Quant aux niveaux du Néolithique moyen, déjà entamés dans les travées de référence stratigraphique, ils ont été repris et élargis à la quasi totalité de la salle. Un sondage d'1 m² sur 1 m de profondeur a fait apparaître, sous la couche anthropique néolithique d'une quarantaine de cm de puissance (fin d'étude en 1997), une épaisse couche caillouteuse stérile ne comportant pratiquement que de la microfaune.

Les ossements humains de la **sépulture collective chalcolithique** restent nombreux et appartiennent à la fois à des adultes, des adolescents et des enfants. Les connexions strictes sont exceptionnelles mais plusieurs liaisons existent. Des concentrations et amas osseux ponctuels ont été observés. Céramique et ossements animaux sont peu abondants. Le mobilier a fourni une demi lame foliacée à retouches plates envahissantes bifaciales en silex gris clair et deux armatures à pédoncule et ailerons courts ainsi que des perles en talc et des coquillages (nasses, dentales et turitelles) et peut-être une perle en variscite (à confirmer). Une "fosse" présente, entourés de pierres, un crâne isolé et une partie de crâne de capriné avec cheville osseuse, à côté d'un fémur et d'un tibia, eux, humains (datation C14 à effectuer).

Dans le boyau étroit et profond du **secteur sépulcral Nord-Est**, sur une longueur de 2 m maximum pour une largeur de 40 à 80 cm seulement, le dépôt primaire de plusieurs individus adultes et immatures (minimum de six) est entièrement prouvé. De nombreuses connexions anatomiques strictes, notamment de rachis, sont superposées dans cet espace confiné.

Montou - Salle 2 inférieure

Espace sépulcral nord-est : crâne, mandibule, rachis, côtes (cl. F. Claustre)

Quatre crânes et mandibules, complets ou subcomplets, y ont été prélevés. Toutes les parties du squelette sont représentées même si les ossements des individus identifiés ne sont pas au complet. Le matériel archéologique (céramique, lithique, osseux) associé est Néolithique moyen mais il est très fragmenté et la datation radiométrique des ossements semble indispensable pour attribuer ces sépultures à une phase culturelle précise. L'étude archéo-anthropologique permettra également de connaître le caractère simultané ou successif, le type de colmatage, le nombre, l'âge et le sexe des sujets inhumés.

Les couches du **Néolithique moyen** se sont enrichies de plusieurs aires de combustion successives (cendreuses, charbonneuses, rubéfiées), nettement localisées et stratifiées, qui seront utiles pour la compréhension de la nature des occupations de la salle 2 de Montou. Le contexte habitat reste affirmé. La céramique, abondante, affiche des traits montboloïdes et Chasséen ancien : formes simples sans ou avec peu d'inflexion, louches, anses en ruban (nombreuses), anses tunnelformes (exceptionnelles), boutons biforés, barrettes ou bandeaux multiforés, marlis gravés d'assiettes (très rares) et assiette portant une décoration originale gravée à la fois sur le marli multiforé et la face externe du corps, coupes à sillon interne (rares). L'industrie osseuse, prise sur os de caprinés ou de bovidés, est particulièrement développée et d'une fine exécution : poinçons très bien représentés, ciseau, lissoirs. Une pendeloque allongée perforée à une extrémité est à signaler. L'industrie lithique comporte du débitage et de l'outillage sur quartz, abondants, et , beaucoup moins nombreuses, des pièces en silex blond, brun ou gris : éclats retouchés, lamelles débitées par pression, lames à retouches bilatérales, armatures triangulaire et trapézoïdale, perçoir. L'outillage en pierre polie vert foncé comprend quelques petites haches et micro-ciseaux.

Les études anthracologiques (Ch. Heinz), carpologiques (R. Buxo), micromorphologiques (D. Sordoillet), archéo-zoologiques (J.-D. Vigne), anthropologiques (F. Valentin, J. Zammit) sont en cours.

Commune : BELESTA

Site : La Cauna

Définition du site et datation : Aven colmaté dont l'occupation humaine s'étend du Néolithique aux temps Modernes.

Type d'intervention : Fouille programmée pluriannuelle.

Responsable : Françoise Claustre - UMR 150 CNRS.

Résultats :

La fouille des 15 m² ouverts dans la salle la inférieure (extension de la salle d'entrée I) s'est poursuivie en 1996 dans la zone AR-AS-AT 12 à 14, où l'état des travaux est le plus avancé, jusqu'au niveau Néolithique moyen en cours de fouille, et la zone AP-AQ 12 à 14 où, sous les niveaux protohistoriques, ont été fouillées les couches du Néolithique final pour atteindre ponctuellement, en fin de campagne, la partie sommitale du remplissage Néolithique moyen. Ainsi pourront être traités prochainement sur l'ensemble de la surface échantillonnée des niveaux culturellement comparables.

Secteur AR-AS-AT 12 à 14 : l'alternance de faciès d'habitat et de parage d'animaux herbivores, scandés par des strates de brûlages, de couches riches et pauvres en mobilier archéologique et macro-restes végétaux a été confirmée pour les niveaux du **Néolithique moyen**.

Bélesta - Salle la - Coupe stratigraphique (hauteur 1,50 m)
des niveaux néolithiques final et moyen présentant
des strates de brûlage (cl. F. Claustre)

Succédant à une couche supposée de fumier/litières/excréments/fourrage quasiment stérile, une couche limoneuse comportant cendres, charbons, graines céréalières et légumineuses, céramique et faune a été fouillée sur une vingtaine de cm d'épaisseur. Elle est marquée de passées très cendreuses et, dans une travée, est interrompue par une mince strate graveleuse.

La céramique reste fortement morcelée et se rattache au Montbolo teinté de très rares éléments Chasséen ancien : abondance de formes simples sans rupture de pente, quelques formes à carène basse, nombreuses anses en ruban, un fragment de vase support. La poterie peut être fine à paroi mince ou grossière à paroi épaisse. A cette deuxième catégorie appartiennent certaines grosses anses qui suggèrent une phase ancienne du Néolithique moyen, voire un Epicardial, mais cette attribution est encore prématurée. L'industrie osseuse comprend quelques

poinçons et, éléments moins banals, deux pendeloques triangulaires extra-plates perforées. En silex, on compte quelques fragments de lames et lamelles.

Un sondage d'1 m² a été effectué au centre du carroyage. Il semble que l'on retrouve rapidement (-50 cm) l'horizon caillouteux/sableux sans matériel du sondage de la salle I d'entrée, dont, par ailleurs, les micro-charbons vont être datés .

Secteur AP-AQ 12 à 14 : Dans un premier temps, ont été épurées les "fosses" et zones remaniées du **Bronze ancien**, qui ont fourni, sous le niveau sépulcral, de la céramique à cordons impressionnés, dont une partie d'un vase de grande taille lourdement décoré, des vestiges fauniques, une pointe de flèche à pédoncule et ailerons en silex, une pendeloque en coquillage, un talon de hache polie, le tout emballé dans une terre très charbonneuse à glands carbonisés.

Dans un second temps, trois brûlages et aires de combustion de l'horizon **Néolithique final *lato sensu*** ont pu être suivis. Comme celles du Néolithique moyen, ces strates sont calées entre des couches soit quasi stériles, soit plus anthropisées, comportant essentiellement des ossements de caprinés et de la céramique. Celle-ci présente un décor monotone de cordons lisses horizontaux. En silex, ont été recueillies deux lames entières et régulières, à retouches bilatérales continues et extrémité distale également retouchée, l'une en silex blond clair translucide, l'autre en silex brun.

Un important foyer (2m X 1m) a été découvert, reposant au dessus du prochain niveau à décaper, qui relève du Néolithique moyen. Il s'agit d'un épais amas cendré à charbons de bois, surmontant une couche fortement rubéfiée. Il est limité par un long bloc calcaire effondré et plusieurs grosses pierres.

Les études anthracologiques (Ch. Heinz), carpologiques (R. Buxo), sédimentologiques (J.-E. Brochier), archéo-zoologiques (E. Vila), anthropologiques (F. Valentin et L. Coupain) sont en cours.

Commune : ST-MICHEL DE LLOTES Site : Dolmen du Serrat d'en Jacques (ou de la Creu de la Falibe)

Définition du site et datation : Dolmen, âge du Bronze

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : Jean-Philippe BOCQUENET (étudiant)

Résultats :

Ce monument se trouve sur le territoire de la commune de Saint Michel de Llotès. Il a été construit dans la partie ouest du serrat d'en Jacques, longue colline de 538 m de hauteur, séparant les bassins hydrographiques de Saint Michel de Llotès au nord, et de Caixas au sud. Dans le prolongement ouest du serrat d'en Jacques, se trouve un petit mamelon de 507 m d'altitude. Il existe entre les deux sommets un petit col (467 m) par où passait un chemin de transhumance important aux XIII^e et XIV^e siècles. Le dolmen de la Creu de la Falibe y est érigé. D'anciennes fouilles ont été réalisées par Pierre Ponsich qui y a découvert un mobilier de l'âge du Bronze.

A notre arrivée la cella avait été vidée de son contenu. Le remplissage actuel est constitué de terre et de blocs mêlés, formant un sédiment assez pulvérulent, d'une puissance de 0,10 m. Il ne contient aucun artefact. Le couloir, aussi large que la cella, part de celle-ci pour se diriger à l'est/sud-est vers la bordure péri-tumulaire. Le tumulus, de forme circulaire, est constitué de pierres de différents calibres qui permettent de distinguer grossièrement deux niveaux.

La table de couverture, cassée en deux, possède une cupule qui mesure environ 15 cm de diamètre. Il n'a pas été trouvé d'autres pierres à cupules dans le remplissage du tumulus, comme c'est souvent le cas sur les autres dolmens de la région.

Le mobilier retrouvé sur et dans le tumulus est globalement de l'âge du Bronze avec sans doute des points forts au Bronze ancien et au Bronze final. Cette dernière a livré quelques pouciers. Les seuls vestiges anthropiques retrouvés gisaient épars sur et dans le tumulus ; ils correspondent certainement à la vidange de la cella. Cette opération se traduit par des concentrations de céramiques dans certains secteurs du tumulus, notamment au sud-ouest. Ces concentrations ne sont pas très parlantes ; en effet, il n'est pas possible de définir des secteurs particuliers pour chaque période rencontrée sur le monument.

Ce monument, si l'on se réfère à son architecture, peut être rattaché aux dolmens à couloir large qui se retrouvent fréquemment en Catalogne sud sous les termes de pseudo-allées couvertes, ou dolmens en V, ou allées couvertes catalanes... La grande variété des noms proposés démontre bien la difficulté d'approprier un terme à un type architectural qui varie en fonction des matières premières utilisées (calcaires, gneiss, schistes, etc.), lesquelles conditionnent intrinsèquement la morphologie de la construction. L'apparition des dolmens pyrénéo-méditerranéens correspond à un événement charnière du mégalithisme. Elle prépare l'avènement des allées couvertes dans la grande majorité de l'aire mégalithique, au détriment des dolmens à couloir. Ce terme de l'évolution du mégalithisme est inconnu dans l'aire pyrénéenne.

Commune : TARGASONNE

Site : Veinat de Dalt

Définition du site et datation : Occupation protohistorique et médiévale

Type d'intervention : Surveillances de travaux routiers

Responsable : Michel MARTZLUFF (enseignant)

Résultats :

Les travaux d'aménagement de la route D. 618, conduits en Cerdagne par le Conseil Général, ont mis au jour, à l'entrée du village de Targasonne, un matériel archéologique visible sur les talus. Les recherches menées sur les coupes avaient pour but de caractériser le type d'occupation du site et d'en établir une chronologie. Elles ont révélé plusieurs occupations allant de l'âge du Bronze au Moyen-Age. Les vestiges liés à l'habitat, indécélables au sol, sont attestés au niveau d'un petit replat conduisant vers Egat, sur une longueur de 110 m (le gisement devant occuper un hectare environ, à 1650 m d'altitude).

Creusées jusqu'à près de 2 m de profondeur dans les couches de l'âge du Bronze, les structures protohistoriques (trous de poteaux, fosses) sont les plus représentatives. Elles contiennent un abondant mobilier céramique situé à la charnière Bronze final-premier âge du Fer qui mêle des petits vases de tradition Champs d'urnes à une poterie plus grossière de vases et de jarres du type Merles où le décor dit "cerdan" est bien attesté. Quelques secteurs ont livré de rares fragments de céramique d'importation coloniale qui se rapportent à une occupation sporadique plus tardive. Des structures médiévales (murs, trous de poteaux, foyers liés à une activité de forge) correspondent à un autre temps fort de l'occupation du site. Le mobilier céramique et métallique associé est très fragmenté.

Commune : RIVESALTES

Site : Les Ponts Molls

Définition du site et datation : Structure indéterminée du II^e âge du Fer.

Type d'intervention : Surveillance de travaux agricoles

Responsable : Jean ABELANET en collaboration avec Florent MAZIÈRE (étudiant à l'université de Perpignan)

Résultats :

Le lieu de la découverte se situe sur la bordure d'une propriété circonscrite au nord par une parcelle plantée en vigne et au sud par un canal d'arrosage dont la première mention date du XIV^e siècle. Placé en contrebas d'une colline, non loin de l'Agly, le gisement se trouve dans une zone de terre basse largement colluvionnée. Ici, l'Agly débouche dans la plaine de la Salanque par un goulot formé au sud par des collines du tertiaire (Las Sedes) et au nord par la partie méridionale des Corbières.

L'intervention archéologique a consisté en un simple examen de déblais en provenance d'une tranchée (1,50 m de profondeur pour 1 m de large), effectuée à l'occasion de la pose de canalisations d'eau. Il s'agit de travaux d'aménagements de l'espace agricole destinés à l'adduction de l'eau vers des zones maraîchères situées en contrebas du site. Nous avons pu, dans le terrain remanié, effectuer un ramassage de la totalité des indices archéologiques.

La terre, sur une longueur de 1,50 à 1,80 m environ, était composée de lentilles cendreuseuses éparses, mêlées à des fragments de céramique, de torchis, et plus rarement de faune. Aucune trace de structure n'était visible dans la coupe. Aussi, les caractéristiques du site restent-elles indéterminées. Ces découvertes pourraient cependant être liées à un habitat (fond de cabane, fosse-dépotoir?). Dans la vigne adjacente, les prospections effectuées en surface n'ont livré aucun matériel archéologique attribuable à l'époque protohistorique. Actuellement, il est impossible de connaître la définition et la superficie du site.

Toutefois, l'étude des céramiques a montré que nombre d'entre elles étaient reconstituables. Il est donc fort probable que la structure détruite par les travaux agricoles ait été un ensemble clos.

Le matériel archéologique est homogène et rares sont les indices qui ne sont pas attribuables au second âge du fer. La céramique modelée est abondante (76%)

face aux céramiques tournées locales (céramique grise monochrome roussillonnaise et céramique commune tournée de cuisine) et aux céramiques d'importation (céramique attique à vernis noir, amphore Ibéro-punique, amphore de Marseille et grecque indéterminée). La datation de cette série où les éléments grecs semblent plus présents que sur le site de Salses, notamment par la copie d'une forme grecque de vase en céramique grise monochrome, se situerait dans les premières années du Ve siècle avant J.-C. Par ailleurs, les caractéristiques du faciès de ce site semblent identiques aux habitats contemporains de la partie nord de la Catalogne.

L'occupation est donc de courte durée et centrée sur le début du Ve siècle avant notre ère. Malheureusement, les destructions agricoles ne nous ont pas permis d'identifier avec précision la provenance du mobilier recueilli.

Commune : **SALSES-LE-CHÂTEAU**

Site : **Le Port**

Définition du site et datation : **Habitat de plaine en bord d'étang occupé au Ve s. av. J.-C.**

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : Daniela UGOLINI (Chargée de Recherche au CNRS), avec la collaboration de Florent MAZIÈRE (Etudiant, Université d'Aix-en-Provence : encadrement sur le terrain et suivi post-fouille) et de Christian OLIVE (Ingénieur au S.R.A. Montpellier : topographie, traitement informatique des relevés, photographie).

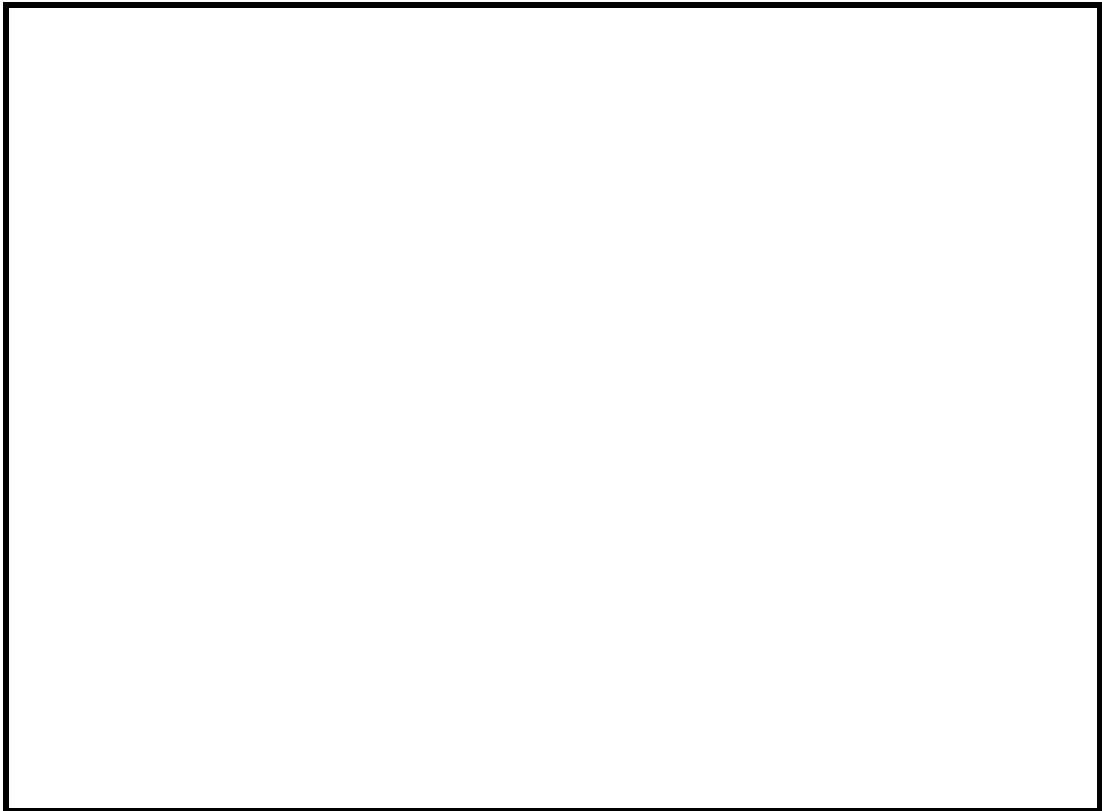
Collaborateurs : Mercedes CATALA (carpologie), Lucie CHABAL (chargée de Recherche au CNRS : anthracologie), Claire-Anne de CHAZELLES (chargée de Recherche au CNRS : structures en matériaux légers), Philippe COLUMEAU (chargé de Recherche au CNRS : ostéologie), Véronique FABRE (chercheur associé à l'UMR 154 : sépulture de périnataux), Handi GAZZAL (structures en matériaux légers), Max GUY (photo-interprétation), Jacqueline NOEL (membre de l'A.A.P.-O. : prélèvement et traitement d'objets métalliques), Myriam STERNBERG (chercheur associé à l'UMR 154 : ichtyologie).

MM. F. GADEL, P. GIRESSSE et P. BARUSSEAU (laboratoire de sédimentologie et géochimie marines, Université de Perpignan) sont intervenus pour les questions de sédimentologie et de géologie.

Résultats :

Première campagne du nouveau programme triannuel, les fouilles ont repris cette année avec le dégagement, à l'est du site, des pièces de l'îlot sud mises au jour en 1995. En particulier, dans l'une de celles-ci, on a pu mettre en évidence une maçonnerie de forme quadrangulaire accolée au puissant mur de limite sud du site (le "quai") correspondant à l'aménagement construit d'un seuil. Quant aux pièces du même îlot longeant la rue, il apparaît désormais que chacune d'entre elles présente un dispositif différent. Les fonctions ne sont pas clairement établies mais elles renvoient dans chaque cas à une activité spécifique liée à la répartition du travail au sein de la communauté.

Toujours dans la partie orientale du site, de l'autre côté de la rue, l'îlot nord a fait l'objet d'un décapage mécanique qui a permis de découvrir complètement les trois habitations dont les façades étaient apparues en 1995. Malheureusement, les vestiges, ici trop près de la surface, ont été fortement endommagés par les labours.



Le Port, à Salses-le-Château. Plan de la partie occidentale du site
(plan Ch. Olive et D. Ugolini)

La principale nouveauté de cette campagne se situe à l'ouest du site, où la rue principale du village (de direction est-ouest) débouche sur un vaste espace vide de toute construction que l'on peut qualifier de "place du village". Détail topographique particulièrement intéressant, deux petites constructions quadrangulaires quasiment symétriques (déjà fouillées précédemment) sont placées à la limite entre la rue et la place. Délimitée par une série de murs et d'espaces divers, la place mesure environ 200 m². Elle est desservie par un réseau viaire cruciforme qui détermine un changement d'axe dans le bâti privé, qui semble se poursuivre par deux autres îlots à l'ouest du site.

Commune : ELNE

Site : Ville haute

Définition du site et datation : Occupation antique et médiévale, bassin d'époque romaine.

Type d'intervention : Surveillances de tranchées, fouille et restauration d'un bassin d'époque romaine

Responsable : Annie PEZIN, pour la Ville d'Elne

Bénévoles : Claire BRIEU, Franck CALLUS, Carine COUPEAU, Georges LAFUENTE, Alexandra LOZANO, Florent MAZIERE, Jacqueline NOEL, Olivier PASSARRIUS

Projet de Restauration : Bertan de BALANDA, Jean-Louis LEGOFF, Annie PEZIN, Olivier POISSON

Équipe de restauration : Gaston PAGES, Raymond VIDAL, José LOPEZ, Jean SERRANO

Résultats :

Cette opération, qui consistait à surveiller l'ouverture de tranchées liées à la rénovation du réseau d'eau potable de la ville haute d'Elne, s'est déroulée en Février et Mars 1996. Elle concernait une partie de l'oppidum déjà explorée ponctuellement et représentait une des dernières occasions d'en tester le sous-sol, compte-tenu du parcellaire de ce secteur (petites parcelles, en majorité construites, rues étroites...).

Malgré les multiples contraintes liées au déroulement du chantier (ouverture et rebouchage des tranchées parfois effectués en 30 mn, étroitesse et faible profondeur des tranchées, travaux archéologiques à mener en même temps que les entreprises de travaux publics, etc.), les résultats sont dignes d'intérêt, et confirment les informations livrées en 1995 par une opération similaire conduite aux abords de la cathédrale (voir bulletin A.A.P.-O. n° 10).

Des témoignages d'ensilage antique (protohistoire au sens large, et républicain) ont été repérés sur presque tout l'oppidum, ainsi que de très nombreux niveaux de circulation qui apportent des précisions sur la topographie antique de la ville, largement remodelée à l'époque médiévale. Il est confirmé que les sommets de presque toutes les collines qui forment l'oppidum sont arasés, plus ou moins fortement, et ce, dès le Moyen-Age, pour l'établissement de grands bâtiments ou monuments (cathédrale et cloître, palais épiscopal, etc.). Le quartier dit du Château, un des points les plus hauts de la ville, où pouvaient se trouver des vestiges du premier *castrum*, a été nivelé à l'époque moderne, certainement avant le percement de nouvelles rues (dont l'actuelle rue du Château). C'est uniquement dans les parties basses (rue Molière, rue de la Paix, quartier de l'Hospice) que les niveaux d'occupation de l'âge du Fer, de l'époque romaine et du Moyen-Age sont préservés.

Au cours de ces surveillances, la pose d'une canalisation sur la place du Canigou a recoupé un bassin d'époque romaine. Sa situation, sur une petite place, et le souhait de nombreux illibériens de dégager plus largement et de présenter cette découverte ont incité la municipalité à financer une nouvelle intervention.

Le bassin a été dégagé en totalité, et quelques sondages ont permis de mieux le dater, et d'organiser sa restauration, effectuée par une équipe de maçons de la Ville d'Elne.

Ces travaux ont été réalisés en Juin et Juillet 1996. Les sondages ont permis de comprendre que ce bassin, construit dans les premières années du I^{er} siècle de notre ère, appartenait à un ensemble malheureusement assez endommagé, probablement intégré dans une unité d'habitation.

Le bassin lui-même est formé d'une partie carrée, de 2,70 m de côté (dimensions internes), qui s'ouvre sur un bassin de forme rectangulaire dont les dimensions ne sont pas connues.

Au centre de la partie carrée se trouvait une construction circulaire de 1,20 m de diamètre, très arasée ; cette structure, dont l'élévation reste inconnue, était enduite d'un revêtement d'étanchéité. Une trace de calcite rectiligne la relie à un mur, du côté du bassin où les dernières observations effectuées nous incitent à restituer des terrasses en surplomb ; cette trace pourrait donc être interprétée comme l'emplacement d'un éventuel tuyau d'amenée d'eau (pour une vasque? une fontaine?) à partir d'une citerne ou d'un puits situé plus haut sur la colline.

Le fond de la partie carrée est réalisé en *opus spicatum* de briquettes rectangulaires de petite taille (6 x 4 x 1,5 cm), l'autre partie du bassin étant réalisée à l'aide de briquettes plus grandes (9,5 x 5 x 2 cm). Les murs sont construits en galets maçonnés ; ils sont recouverts, à l'intérieur du bassin, d'une couche d'enduit de tuileau et à la jonction entre fond et murs, on trouve un épais boudin d'étanchéité.

Dans le mur sud, on note la présence de deux gros blocs rectangulaires en grès ; à la jonction entre les deux parties du bassin, on peut observer des négatifs d'arrachement de blocs de dimensions similaires. La récupération de pierres de taille qui devaient souligner certains points de la maçonnerie peut donc expliquer la destruction des murs.

Dans les couches liées à ces destructions, plusieurs fragments de plaques de schiste rectangulaires de 1 à 2 cm d'épaisseur, portant des traces de mortier sur une de leurs faces seulement, ont été recueillies ; elles pouvaient recouvrir le haut des murs.

La restauration a été effectuée à l'aide de matériaux aussi proches que possible des matériaux antiques : chaux aérienne, sable de carrière, tuiles romaines écrasées au rouleau compresseur (!!!) pour le béton de tuileau, briquettes récupérées sur le site, galets du Tech... Après une période d'observation permettant de tester l'évolution des matériaux, des corrections pourront être apportées (à certains enduits en particulier). Les élévations ont été restituées par rapport aux hauteurs maximales observées pour les murs, mais sans références pour la structure circulaire.

Un des buts de cette présentation était de rendre le bassin accessible au public ; de larges marches ont donc été placées sur un des côtés, permettant de s'asseoir, et d'accéder au fond du bassin. Une plaque de marbre indiquant la fonction des vestiges et leur date de construction a été apposée sur un mur voisin.

Il s'agit d'un des rares vestiges d'Illibéris antique qui soit bien conservé et désormais visible par le plus grand nombre.

Commune : TORREILLES

Site : los Parroudes

Définition du site et datation : **Établissement rural de l'antiquité et du haut Moyen Age, Ile s. av. JC/Ve s.ap.**

Type d'intervention : sondages de reconnaissance

Responsable : Patrice ALESSANDRI (AFAN Méditerranée), responsable d'opération et Annie PEZIN (AFAN Méditerranée), responsable de secteur.

Bénévoles : Jean-Pierre COMPS, Monique FORMENTI, Lydie MAZIÈRE, Aline MOLINIER, Jacqueline NOËL, Jeanne-Marie NOËL, Paul SEBBAN.

Résultats :

A la demande de la Municipalité de Torreilles, l'ouverture de sondages sur la rive gauche du Bourdigou faisait suite à une première étude de terrain assurée par A. Vignaud (AFAN Méditerranée). La densité importante des indices repérés lors d'une prospection pédestre menée sur plusieurs parcelles proches de l'agglomération de Torreilles révélait la présence indiscutable d'une occupation de cette zone depuis la période Républicaine jusqu'à la fin de l'Antiquité (voir bulletin A.A.P.-O. n°10).

Pour la mise en œuvre de la recherche, le cahier des charges prévoyait de ne pas empiéter sur les terres cultivées, et de concentrer les sondages de reconnaissance sur les seuls chemins de desserte circulant entre les parcelles. L'observation du sous-sol effectuée à l'aide d'un engin mécanique s'est donc en majeure partie limitée à un tracé linéaire équivalent à une largeur de godet (0,80 m).

Scellés par un dépôt limoneux d'origine alluvionnaire apparaissent divers aménagements du site et de ses abords :

Au nord

- une structure de drainage sommaire (US 1003 et US 1004)
- une longue fosse (US 1005 et 1006)
- un caniveau (US 1007 et 1008) dont l'orientation générale, sud-est/nord-ouest, se dirige vers le Bourdigou soit pour y déverser ou au contraire pour y puiser de l'eau. Les mesures de profondeur prises aux deux extrémités du tronçon exploré sont rigoureusement identiques si bien qu'il demeure aujourd'hui impossible de préciser le sens de l'écoulement.

- un ensemble de fosses irrégulières

US 1010 : fosse-dépotoir d'environ 10 m² de superficie ; plan très irrégulier et profondeur variable, jamais supérieure cependant à 0,15 m.

US 1025 : fosse observée seulement dans la berme sud (relations stratigraphiques : la partie supérieure de la fosse est scellée par un sol de circulation (1019))

US 1026 : petite poche cendreuse de forme irrégulière.

La stratigraphie est simple : une couche de limon (US 1009) contenant un mobilier antique diffus jusqu'à la côte - 2,50 m ; une couche intermédiaire plus argileuse (US 1019) avec de nombreux nodules de terre cuite et petits fragments de céramique ; une couche supérieure limoneuse presque stérile (elle contient un seul élément céramique daté de la fin du Moyen Age). Divers creusements ponctuels ou plus élargis viennent interférer avec cette disposition fondamentale. plan Toreilles

Au sud

- les témoins de la construction

US 1011 : mur pour partie conservé en élévation sur six assises, et pour partie totalement épierré. Cette structure bâtie est la seule dont l'orientation est certaine et dont la largeur est connue avec précision (0,54 m)

US 1012 : tranchée d'épierrement de plan irrégulier et d'orientation imprécise.

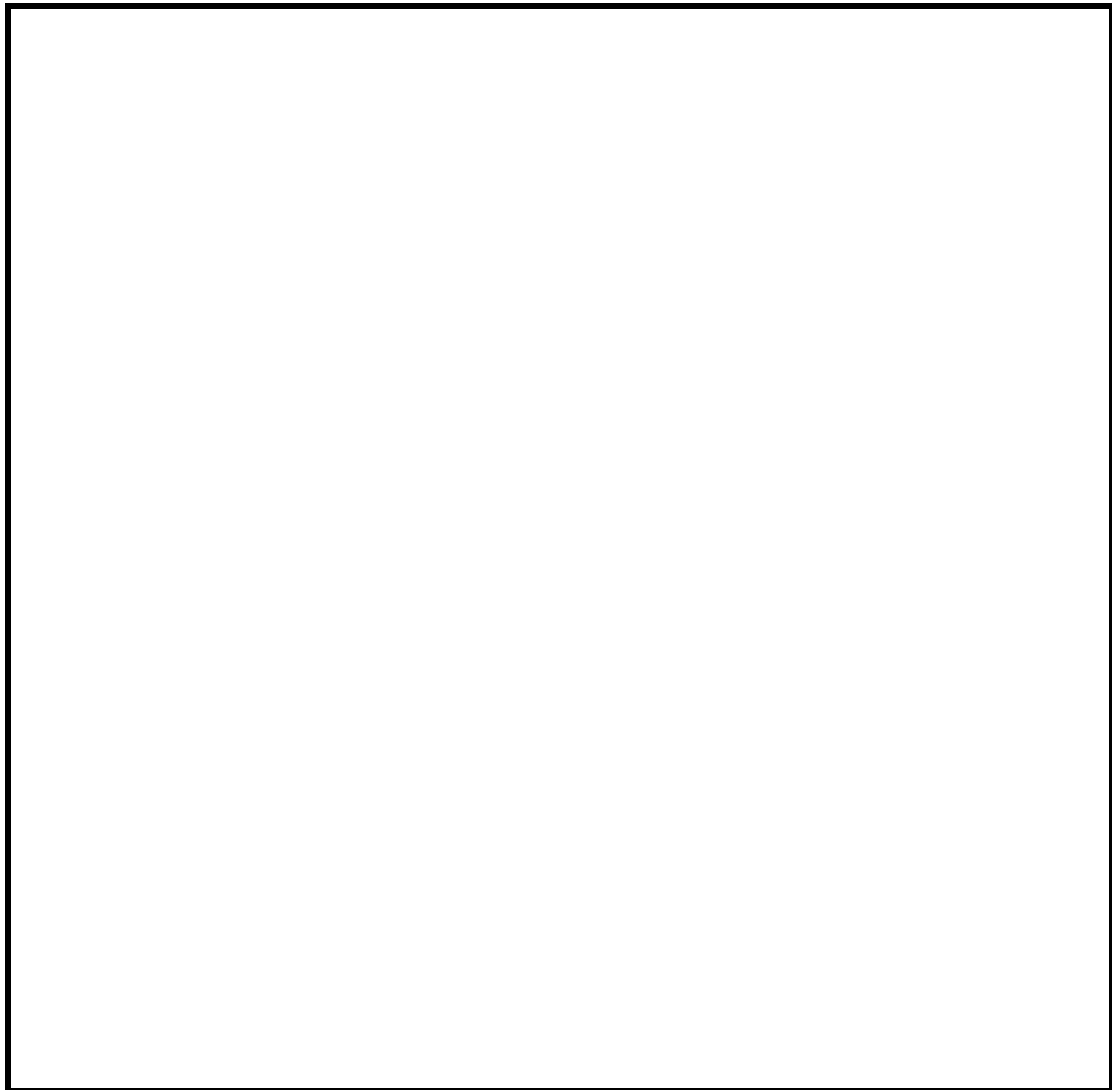
US 1013 : même observations que pour 1012.

US 1014 : mur dont un segment est conservé en élévation sur deux assises et un autre totalement épierré. Son orientation peut être appréciée avec une relative précision mais sa largeur tronquée ne permet aucune estimation.

US 1015 : même observations que pour 1012.

- un ensemble énigmatique

US 1016 : pilier maçonné de forme grossièrement carrée, fait de fragments de tuiles et de blocs de mortier liés au mortier de chaux, installé dans US 1021 : fosse au profil très régulier remplie d'un sédiment limoneux contenant de nombreux fragments céramiques.



Fosse (US 1021) et pilier maçonné (US 1016) (relevé P. Alessandri)

La séquence stratigraphique est semblable à celle observée pour le secteur nord et se répartit également en trois entités déjà décrites :

- une couche limoneuse inférieure (US 1009) contenant un mobilier antique diffus jusque à la côte - 2,50 m atteinte dans un sondage approfondi ; les fondations des murs y sont creusées.

- une couche intermédiaire de scellement des structures bâties et des tranchées d'épierrement, de nature plus argileuse (US 1019) et contenant en abondance des petits nodules de terre cuite et des restes céramiques très fragmentés.

- une couche supérieure limoneuse qui, dans ce cas, est stérile

Les repères chronologiques sont ici deux niveaux remarquables : le sol inférieur à la surface duquel s'ouvrent les trous de poteaux (1017) et la couche de scellement supérieure (1019). Le mobilier archéologique y est cependant trop rare et trop peu significatif pour qu'il soit utile de proposer une fourchette de temps dans laquelle s'inscrirait à la fois la construction et la destruction des structures bâties. Il est de plus à rappeler que les sols d'utilisation contemporains de la construction ne sont nulle part conservés. Les renseignements qu'ils auraient pu fournir en terme de datation ne sont donc pas disponibles.

En ce qui concerne l'organisation de l'espace, notons que les murs observés appartiennent incontestablement à l'habitat antique mais leur épierrement, souvent complet, rend cependant difficile l'établissement de comparaisons en matière d'orientations ou de dimensions.

Un sondage ponctuel

Il s'agit là d'un sondage détaché de la tranchée principale, ouvert en bordure de la parcelle 410.

Les aménagements de l'espace et éléments du bâti :

- un sol de circulation, US 1018 , mince apport homogène de sable et graviers mélangés, sur lequel est installé un foyer, ou plutôt surface de terre peu épaisse mais fortement rubéfiée, couvrant une superficie estimée d'environ 5 m².

- un sol de circulation, US 1018 C, surface indurée sur laquelle se trouvent un mobilier archéologique dispersé mais toujours posé à plat.

Les aménagements décrits ci-dessus se développent sous la séquence stratigraphique fondamentale habituelle. Au dessus figure de bas en haut, comme partout ailleurs, une couche limoneuse contenant un mobilier antique diffus, une couche intermédiaire de nature un peu plus argileuse (équivalent à 1019 pour les secteurs 1, 2 et 3) contenant en abondance des petits nodules de terre cuite et des restes céramiques très fragmentés et enfin une couche supérieure limoneuse qui dans ce cas est stérile.

La fenêtre ouverte est trop limitée pour avancer une interprétation précise de ces vestiges. De la même manière la modestie des découvertes de mobilier n'autorise aucun engagement d'ordre chronologique.

Le mobilier

Quantitativement parlant, l'essentiel des découvertes provient de la phase d'ouverture des tranchées. Aucune considération stratigraphique ne préside à ce ramassage. Les ensembles clos ayant livré un mobilier archéologique en quantité satisfaisante ne sont pas nombreux. Il s'agit du fossé (1004) et des trois fosses (1006, 1010 et 1021). A ce jour seules les deux séries qui proviennent des

fosses 1006 et 1010 ont fait l'objet d'un tri et d'un inventaire exhaustifs (travail d'inventaire proposé par A. Pezin). Les informations recueillies se résument ainsi :

- pour la fosse 1006, l'enseignement principal à retenir est que cette série n'est pas le résultat d'une activité humaine ponctuelle. Le mobilier céramique présent s'échelonne en effet entre le milieu du I^{er} s. et le milieu du III^e s. ap. JC, bornes extrêmes.

- dans la fosse 1010, le mobilier céramique présent s'échelonne entre le milieu du I^{er} s. et le milieu du III^e s. ap. JC, bornes extrêmes.

A ce stade de l'investigation les conclusions se présentent sous la forme d'une confrontation inégale établie entre les renseignements recueillis d'une part lors de la prospection de surface et d'autre part tout au long de l'étroit ruban du sondage principal. Les indices de l'occupation humaine, essentiellement des éléments de vaisselier et des matériaux de construction, sont très abondants sur l'ensemble du site alors que les murs de l'habitat ne sont pas conservés, soit qu'ils aient été systématiquement épierrés à une époque indéterminée, soit qu'ils aient été détruits lors des labours profonds liés aux activités agricoles.

Commune : LES CLUSES

Site : Fort romain de la Cluse Haute

Définition du site et datation : Fort du Bas Empire romain (IV^e-V^e s.)

Type d'intervention : Sondage

Responsable : Georges CASTELLVI, chargé de cours à l'Université de Perpignan, chercheur associé à l'UMR 154 (Lattes)

Collaborateurs : Bernard DOUTRES (numismatique) ; Vianney FOREST, docteur vétérinaire, archéozoologue (étude de la faune) ; Danièle FOY, chargée de recherche au CNRS, LAMM-UMR 9965 (verrière) ; Sabine GOT-CASTELLVI, archéologue vacataire (saisie et traitement informatique des données) ; Jérôme KOTARBA, AFAN-Méditerranée (céramologie de l'Antiquité).

Résultats :

Rappelons que le fort romain de La Cluse Haute fait partie d'un ensemble défensif situé à 3,5 km au nord du monument de Panissars/trophée de Pompée qui marquait à la fin de la République et durant tout le Haut Empire la frontière entre la Gaule et l'Hispanie. Citées dès le début du V^e s. (Orose, VII, 40, 6-9 ; Isidore de Séville, Hist. Wand., 71 ; Jordanès, Getica, 165) et probablement avant (table de Peutinger : ad Centenarium), les forts des Cluses ou Clausurare ont marqué à leur tour la frontière entre les territoires issus de la Narbonnaise et de la Tarraconaise, du IV^e s. probablement jusqu'au XII^e s.

Les travaux menés dans le fort de la rive gauche de la Roma (connu sous le nom catalan de castell dels Moros) par R. Grau dans les années 1960-70 ainsi que la fouille de sauvetage menée en 1991 par notre équipe sur la porte des Cluses (antique portorium ?) avaient permis de dater les dernières occupations de ces sites du V^e s.

L'objectif de cette année était d'implanter deux sondages stratigraphiques au cœur du fort de La Cluse Haute -jusqu'alors jamais sondé- pour élaborer un historique des différentes occupations et, si possible, dater la construction de cet

édifice dont les techniques de construction (petit appareil grossier en schiste) plus soignées que celles mises en œuvre au castell dels Moros (banchées de mortier et de moellons tout venant) induiraient à penser à une datation plus ancienne.

Dans les deux sondages implantés à des niveaux différents, la fouille a démontré la mise en place de terrasses de culture réalisée probablement vers la fin du XVIIIe s. à partir de remblais médiévaux déplacés ou non. Le sondage "du haut" (terrasse 4) nous a permis de conclure à l'implantation, au cours du Moyen Age médian, au point sommital de la forteresse romaine, d'un habitat défensif ruiné au cours du XVe s. (guerre franco-espagnole de 1475 ?) puis probablement dynamité à la poudre noire vers la fin XVIIe s. (au lendemain du traité des Pyrénées). Par contre, le sondage "du bas" (terrasse 9) n'a livré aucune trace de restructuration postérieurement à une faible couche d'abandon qui peut être datée des environs du Ve s. (verres forme Isings 116-117, Foy 95) avec un lot de mobilier céramique dont les formes sont datables entre le IIIe et le Ve s. (luisante ou DSP orangée, bol de type Rigoir 16, amphores africaines ou espagnoles) ; quelques éléments de céramiques communes à tendance modelée attesteraient en outre un contexte de l'Antiquité tardive (Ve-VIIIe s.).

Le pourcentage de mobilier antique par rapport au reste du mobilier (essentiellement médiéval et moderne) est de l'ordre de 2,5 %, pourcentage reflété par les conclusions de l'étude faunique.

A noter que les sondages n'auront toujours pas permis de dater la construction du fort de La Cluse Haute.

Bibliographie :

En dernier lieu, G. Castellvi, "Clausurae (Les Cluses, P.-O.) : forteresses frontières du Bas Empire romain", Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité, dir. A. Rousselle, Presses universitaires, Perpignan 1995, p.81-117, qui fait référence aux travaux de R. Grau et à ceux effectués en 1991.

Commune : PERPIGNAN

Site : Vilarnau - Mas Miraflores

Définition du site et datation : Village médiéval déserté (XIe-XIVe s.)

Type d'intervention : Diagnostics

Responsable : Olivier PASSARRIUS, étudiant

Collaborateurs scientifiques : Aymat CATAFAU, Carine COUPEAU, J.-Marie NOEL

Participants : Sabine NADAL, Monique FORMENTI, Gisèle COUPEAU, Jacqueline NOEL, Claire BRIEU, Anne-Sophie TOULZA

Résultats :

Le site de *Vilarnau* est mentionné dans les textes au début du XIe siècle : en 1013 on trouve mention d'une *Vila Arnal*. Dès le XIIIe siècle, transparaît dans les actes un village subdivisé en deux entités : *Vilarnau d'Avall* et son château cité dès le milieu du XIIIe siècle, et *Vilarnau d'Amont* groupé autour de son église paroissiale dédiée au culte de Saint-Christophe. Ce village semble décliner vers la fin du XIVe siècle, époque où le château est vendu à la communauté Saint-Jean de

Perpignan. L'église, devenue chapelle rurale, fait encore l'objet de réparations aux XVI^e et XVII^e siècles, avant de disparaître complètement de la documentation écrite.

Cette réalité historique est récemment devenue une réalité archéologique. Le site, connu de Georges Claustres, a été re-découvert en 1995 par Christian Dones, qui l'a clairement identifié au village déserté de Vilarnau. Depuis, ce gisement a fait l'objet d'une intense activité archéologique.

En novembre 1995, le pôle castral a été partiellement testé (sous l'emprise du tracé de la future voie sur berge) sous la direction de Martine Moerman (A.F.A.N. Méditerranée), secondée par Olivier Passarius (A.F.A.N. Méditerranée). Ces diagnostics ont permis d'individualiser les fossés qui enserraient un probable habitat castral.

Quant au pôle ecclésial, menacé à court terme par un défonçage profond, il a fait l'objet récemment d'une opération de diagnostics par sondages, réalisés en août-septembre 1996. Deux longues tranchées perpendiculaires ont permis de mettre au jour les vestiges de l'ancienne église, autour de laquelle s'organisent un important cimetière, des vestiges d'habitat, d'activités artisanales et une aire d'ensilage.

L'église, citée pour la première fois en 1228, a été partiellement épierrée. Le dégagement de la partie sud de l'abside a fait apparaître un édifice au chevet semi-circulaire. A une époque difficile à déterminer, on assiste à un aggrandissement de cette abside alors que l'on conserve la nef originelle. Il en résulte alors une abside disproportionnée par rapport à une nef rendue trop étroite.

Au sud et à l'est de l'édifice de culte s'organise un important cimetière dont la densité (plus d'un millier de sépultures) et l'état de conservation présentent un intérêt scientifique exceptionnel. La quasi-totalité des sépultures sont des inhumations en pleine terre, toutes orientées à l'est avec quelques cas de sépultures en linceul. En général dépourvues d'aménagement, certaines présentent cependant une couverture de petits galets, disposés, semble-t-il, au contact du défunt.

Il est intéressant d'observer au milieu de ce cimetière la présence de vestiges d'habitat recoupés par des sépultures, ou les recoupant. Ces éléments, assez hétérogènes, se présentent sous la forme de murs épierrés ou encore de structures en terre avec creusement de trous de poteaux.

Au sud-ouest de l'église, on observe un imposant bâtiment à pilier central ; construit en galets liés au mortier de chaux, il s'est installé sur une partie du cimetière. Il pourrait être associé à une structure castrale, peut-être une maison forte (on trouve en effet mention d'un *castrum* de *Vilarnau d'Amont* sans que l'on puisse déterminer s'il s'agit ou non d'un amalgame avec celui de *Vilarnau d'Avall*).

Il faut aussi noter l'existence d'activités métallurgiques avec le dégagement d'un probable four à réduction de minerais et la présence, dans les silos en pleine terre, de nombreuses scories de fer.

La nature des vestiges découverts et leurs états de conservation promettent des résultats scientifiques intéressants lors de la fouille en extension de ce site, qui couvre une superficie d'un peu plus de 1/2 hectare.

plan cadastral

plan des tranchées

L'étude d'un enclos ecclésial ouvert et de son cimetière habité permettrait de mieux comprendre ce phénomène de *cellera*, si bien décrit par les travaux d'A. Catafau, et qui a vu dans le courant du XIe siècle le regroupement des populations autour de l'église, dans le cimetière, alors espace consacré et protégé par les différents mouvements de Paix et de Trêve de Dieu. L'installation d'une maison forte à l'intérieur de cet espace pourrait être la résultante du réveil seigneurial qui, très tôt, tente de récupérer ce phénomène qui entrave son autorité.

La présence d'un pôle ecclésial et castral nous laisse perplexes quant au niveau de concurrence qui a pu exister entre ces deux regroupements de populations. Comme l'indiquent les travaux menés en bas-Razès par D. Baudreu, il se pourrait que le *castrum* de *Vilarnau* prenne très tôt le dessus, entraînant le dépeuplement progressif du village ecclésial, abandon consommé dès le Moyen Âge médian.

Commune : SERRALONGUE

Site : Tours de Cabrenç

Définition du site et datation : Tour à signaux XIVe-XVe s.

Type d'intervention : sondages de reconnaissance

Intervenants : Patrice ALESSANDRI (AFAN Méditerranée), responsable d'opération, Aline MOLINIER (AFAN Méditerranée), technicienne.

Résultats :

L'ancrage attesté de la forteresse dans l'histoire date du milieu du XIIe s. Cependant, certains aspects architecturaux du château (l'actuelle tour sud) évoquent indiscutablement une période plus ancienne, en l'occurrence la fin du Xe ou le début du XIe s. C'est en premier lieu sa position dominante à 1400 m d'altitude sur une plate-forme rocheuse étroite entourée de parois verticales qui, par analogie avec le choix d'implantation d'autres édifices du Roussillon, rattache ce castel au premier âge de la féodalité.

Ensuite le fait qu'à l'extrémité nord de cet ensemble s'élève un donjon de forme rectangulaire composé d'une salle unique voûtée en plein cintre, ainsi que la présence, au milieu de l'enceinte, d'une petite chapelle romane dédiée à Saint-Michel dont la forme (nef rectangulaire prolongée à l'est par une abside semi-circulaire) est effectivement caractéristique de la période déterminée.

A une centaine de mètres au nord de cet ensemble se trouve une tour médiane polygonale, élevée sur le point culminant d'un rocher et entourée d'une enceinte en maçonnerie qui se développe au nord, au sud et à l'est, mais que l'on a jugé inutile de poursuivre du côté ouest à cause de la hauteur et de la raideur de l'escarpement.

Enfin, à 150 m environ au nord, se dresse la tour à signaux qui a servi de cadre à notre intervention. Elle est entourée d'un fossé étroit et peu profond auquel on ne peut attribuer de fonction défensive. Cet édifice, qui présente la forme d'un hexagone irrégulier, est haut de trois étages couverts d'une voûte ogivale qui supporte l'étage supérieur.

Repères chronologiques pour l'histoire de l'édifice

L'absence de documents d'archives spécifiquement relatifs à la tour à signaux maintient aujourd'hui le doute sur la période de construction de cet édifice. En se fondant sur les seuls critères architecturaux, le premier auteur à avoir tenté de la fixer dans le temps opte pour une datation arrêtée au XIV^e s. (Ratheau 1865, 167 et seq., annexe 1). Notons cependant que les critères techniques retenus (disposition en harpes et délits des blocs d'angle) ne peuvent en aucun cas être considérés comme canoniques car ils se rencontrent indifféremment pour tout le moyen-âge et pour l'époque moderne. Il en est de même des parois réalisées par une superposition d'assises régulières de moellons simplement éclatés au marteau.

La description des aménagements apparents n'est pas plus explicite. La tour à signaux présente trois types d'ouvertures : petites fenêtres davantage assimilées à des trous de boulins ; une porte et une fenêtre haute qui n'amènent aucun renseignement supplémentaire car les piédroits et les arcatures, ou les linteaux, sont absents ; une fenêtre conservée composée de piédroits monolithiques surmontés des supports d'une arcature en plein cintre également monolithique. Ces dispositions sont habituellement celles rencontrées pour les édifices contemporains de l'art pré-roman ou du premier art roman en Catalogne, c'est-à-dire des Xe ou XI^e s.

Le seul critère plaidant en faveur d'une datation basse est le mode particulier de voûtement intérieur. Le parti pris en faveur de l'arc ogival fournit en effet un excellent repère chronologique, indiscutablement postérieur au XIII^e s. pour le Roussillon.

Présentation et description des découvertes

Le sondage principal avait pour objectif de rendre compte de façon globale de la stratigraphie présente sur le site.

Les éléments du bâti

- un aménagement de blocs (US 1002 alignement volontaire de gros blocs de granit (jusqu'à 1,80 x 1,20 m) reposant sur une assise préparatoire de petits moellons. Ces blocs, bruts d'extraction, sont disposés en une couronne dont le tracé est grossièrement parallèle à celui du mur extérieur du fossé, et sont placés à plat de manière à ce que leur plus grande longueur barre le sens de la pente)

- la limite extérieure du fossé

US 1003 : mur de pierres sèches parementé sur une seule face, apparemment conservé sur l'intégralité de son élévation. A l'exception de la première assise les blocs de granit ne sont généralement pas agencés en litages réguliers. La base repose sur une couche de stabilisation (1010) qui fait office de tampon entre le mur et le socle rocheux naturel (1009).

US 1010 : petits blocs de granit liés par une terre sombre, compactée et bien anthropisée par la présence de nombreux charbons de bois.

- un enrochement intentionnel

US 1004 : amas très dense de blocs de granit calibrés (0,20 m-0,30 m) liés par une terre sombre et compacte (1005). Le profil d'ensemble s'élève régulièrement jusqu'à la plate-forme sommitale sur laquelle la tour est établie.

US 1005 : terre de liant pour les blocs, sombre, compacte et bien anthropisée par la présence de nombreux charbons de bois.

- configuration du sol naturel, un aménagement du substrat rocheux

US 1009 : le socle granitique, partout où il est mis à nu, présente une surface brute et irrégulière, au pendage à la fois NNE-SSO et S-N. Une gorge aménagée bien marquée précède, dans le sens de la pente, l'alignement de blocs.

plan de LA TOUR

La séquence stratigraphique

- les premières approches du terrain (US 1001 : ramassage de surface lors des travaux de débroussaillage et épierrement préparatoires au sondage. Le seul fragment céramique découvert en fouille a été attribué à cette unité stratigraphique)
- l'effondrement de la tour (US 1006 : blocs provenant des superstructures de la tour, venus en comblement du fossé. Les intervalles sont de façon très inégale remplis par un sédiment meuble assimilé à une épaisse couche d'humus - US 1007 : sédimentation, constituée par ruissellement et colluvionnement, servant de liant aux blocs. Cette couche contient de rares et petits nodules de mortier de chaux)
- manifestations de la dégradation du sol naturel (US 1008 : arène granitique qui recouvre le socle rocheux naturel en obstruant tous les interstices et toutes les failles. Son épaisseur est variable selon l'emplacement du sondage où l'on le rencontre ; elle contient quelques blocs en voie de désagrégation)

La succession des aménagements ayant précédé l'édification de la tour à signaux s'établit ainsi :

- nettoyage superficiel et creusement d'un caniveau dans le socle rocheux (1009),
 - mise en place d'une assise de blocs à mi-pente (1002),
 - construction d'un mur de soutènement contre la levée de terre qui marque la limite extérieure du fossé (1003),
 - apport de blocs et de terre (1004-1005) en appui contre l'alignement de blocs intermédiaire et dans le caniveau de manière à constituer une motte artificielle.
- L'absence de mobilier archéologique significatif interdit toute précision d'ordre chronologique.

Conclusions

Les trois tests implantés contre l'enceinte bordant le fossé confirment que celui-ci n'est conçu que pour remplir un modeste rôle défensif. La faible hauteur du mur de soutènement et le peu de profondeur observés constituent des obstacles faciles à franchir. De plus, l'appareillage de l'enceinte monté sans l'aide d'un liant n'offre aucune garantie d'étanchéité et il devient impossible d'envisager une quelconque retenue d'eau dans le fossé. Cette constatation implique en outre que les réserves d'eau potable nécessaires au maintien d'une occupation humaine dans la tour devaient se faire au moyen d'un autre système de récupération et de stockage. Il s'agissait très probablement d'une (ou de plusieurs) citerne(s) placée(s) sans doute dans la souche de la tour et directement reliée(s) à une bouche de captage dont nous n'avons conservé aucune trace. En effet, l'absence totale de fragments de tuiles dans les sédiments observés, contrairement aux autres tours du site dont les abords sont abondamment pourvus, montre indiscutablement que les parties hautes, aujourd'hui disparues, n'étaient pas protégées par une toiture classique mais plus certainement par une terrasse.

La fonction d'un fossé peu profond et qui n'a jamais été mis en eau demeure énigmatique.

Une autre information d'importance issue de cette intervention est la mise en évidence d'un système préparatoire à la construction de type "motte". Ces dispositions, si elles sont incontestablement repérées et décrites dans le Roussillon, ne sont plus mises en pratique une fois le Xlle s. franchi (Castellvi 1984, 24-26). Il faudrait alors considérer comme possible la présence sur place d'une tour antérieure sur laquelle la tour actuelle prendrait exactement appui. Ce bâtiment plus ancien aurait également fourni les pierres de la fenêtre à arcature

monolithique, replacée ensuite dans la façade actuelle. Ces hypothèses pourraient se confirmer à la faveur de sondages ouverts à l'intérieur même de l'édifice.

Bibliographie sommaire

Archives Départementales des P-O, particulièrement la série B : B16, 23, 79, 190, 209, 212, 367, 401.

Alart 1876, ALART (B.) - Géographie historique, *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, Perpignan 1876.

Alart 1878-1880, ALART (B.) - *Cartulaire roussillonnais. Privilèges et titres, Notices sur les communes du Roussillon*, Latrobe, Perpignan 1878-1880.

Bassède 1990, BASSEDE (L.) - Toponymie historique, *Terra nostra*, Prades 1990.

Capeille 1878, CAPEILLE (abbé J.) - *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, Comet, Perpignan 1910-1914.

Castellvi 1984, CASTELLVI (G.) - Les mottes castrales du Roussillon, *Archéologie du Midi Médiéval*, Tome 2, Carcassonne 1984, p. 15-26.

Marca 1688, MARCA (P. de) - *Marca hispanica sive limes hispanicus*, ed.. F. Muguet, Pr. CCCXCIX, réf. 1746 bis.

Pous 1949, POUS (A. de) - Les tours à signaux des vicomtés de Castelnou et de Fenouillèdes au XIe s., *Bulletin Monumental*, 1949.

Pous 1975, POUS (A. de) - Tours et Châteaux du Vallespir, *Conflent*, Prades 1975.

Ratheau 1865, RATHEAU (A.) - Les ruines de Cabrenç, avec plan à l'appui, *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, vol. XIII, Perpignan 1865, p. 159-171.

Commune : FENOUILLET

Site : Château St Pierre

Définition du site et datation : Château médiéval, XIe-XVIIe s.

Type d'intervention : Sondages

Responsable : David MASO

Résultats :

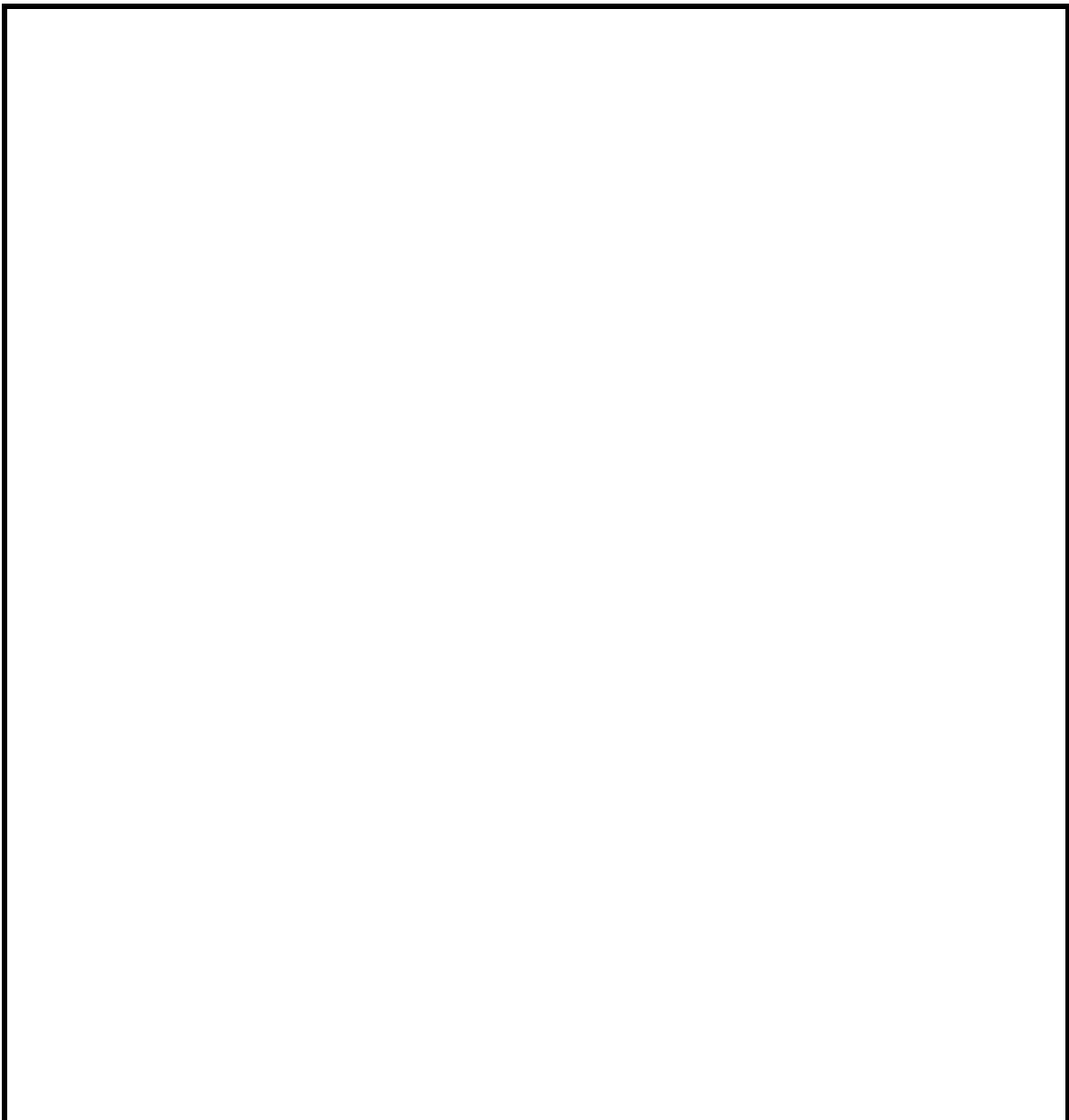
Le village de Fenouillet se trouve à trois kilomètres au Sud de Caudiès de Fenouillèdes. Du Xe au XIIIe s., il fut le chef-lieu de la vicomté de Fenouillèdes. De ce passé prestigieux subsistent de nombreux édifices médiévaux, dont les trois châteaux de Castel-Fizel, St Pierre et Sabarda, situés à quelques centaines de mètres les uns des autres.

L'édifice principal de cet ensemble est le château St Pierre. Il est cité dès 1021. Après le traité de Corbeil en 1259, la vicomté et le château deviennent propriétés du roi de France. Fenouillet est alors inclus dans le dispositif de défense de la frontière sud du royaume capétien face à l'Aragon. En 1595 il est détruit une première fois par les huguenots puis, une nouvelle fois au XVIIe s. Il est alors abandonné .

Les bâtiments s'étagent sur un promontoire rocheux, placé au confluent de deux rivières, au nord du village actuel. Sa face sud, la plus exposée, est protégée par trois lignes successives de remparts. Des traces d'habitat, sous formes de terrasses et d'aménagements dans le rocher se distinguent entre ces murailles. La troisième enceinte paraît plus particulièrement destinée à assurer la défense de la résidence seigneuriale.

La municipalité de Fenouillet, désirant étudier et mettre en valeur le site de Saint Pierre, a fait appel au S.R.A. afin de définir les modalités d'une intervention.

Il apparut tout d'abord nécessaire de réaliser un relevé topographique de l'ensemble des vestiges, puis de compléter celui-ci par une campagne de sondages destinés à mettre au jour les liaisons architecturales manquantes, particulièrement dans la partie castrale du site. Seize sondages, limités à la recherche des têtes de murs, ont ainsi été réalisés .



FENOUILLET, château Saint Pierre - Bâtiments orientaux (relevé D. Maso)

Dans la tour carrée située au milieu de la troisième enceinte, seul aménagement défensif présentant encore une élévation conséquente, les restes d'un portail en pierres de taille ont été découverts. L'entrée principale du château est ainsi localisée. Les pierres de ce portail, portent les traces d'un violent incendie. La porte, brûlée, est restée en place, effondrée sur les dalles de la pièce.

Par ailleurs, les sondages ont permis de mettre en évidence l'essentiel du plan de l'église castrale, dont seule l'abside émergeait des décombres.

La nef unique comporte deux travées, séparées par des piliers carrés à dossier. Ses murs étaient recouverts d'un enduit sous lequel apparaissent des joints tracés au fer. Cette nef peut être datée du XI^e s.

L'abside actuelle correspond à une seconde campagne de travaux visant à embellir l'édifice, certainement dans le courant du XII^e s. De cette même période date certainement le portail occidental, en pierres soigneusement taillées, dont les restes ont été mis au jour. Les autres sondages, ont permis de limiter l'édifice castral au sud et à l'ouest.

Le mobilier archéologique issu de ces sondages s'inscrit dans une période allant des environs du XI^e s. jusqu'au bas moyen-âge. L'occupation du site semble décliner rapidement vers les XV^e et XVI^e s.

A l'issue de cette campagne, les différentes parties du site apparaissant plus nettement, les premiers travaux de mise en valeur, consolidations et aménagements purent être envisagés. Pour des raisons de cohérence, il a été décidé de débiter l'intervention par le point culminant du site. La campagne 1996 a donc porté sur les restes du bâtiment sommital. Elle a consisté en un décaissement de la couche de gravats de démolition recouvrant la structure, nous permettant ainsi de compléter le relevé de ce secteur tout en réaménageant l'accès au point culminant du site. Les pierres tirées de ce décaissement ont été immédiatement réutilisées à la consolidation des parties les plus ruinées du bâtiment.

Il faut par ailleurs noter que l'étude des archives concernant la vicomté est en cours dans le cadre d'un travail universitaire mené par Laurent Fonquernie, étudiant à l'université de Perpignan.

Commune : QUILLAN

Site : Le château

Définition du site et datation : Château médiéval, XIV^e-XVIII^e s.

Type d'intervention : Sauvetage

Responsable : David MASO

Résultats :

La ville de Quillan constitue un important carrefour de voies de communication de la haute vallée de l'Aude. Elle est dominée, rive droite, par un château de plan carré de 34,50 m. de côté, bâti dans un bel appareil quadrangulaire. Les quatre angles des courtines sont défendus par des échauguettes polygonales. Sur la façade est se trouve une tour-porte qui correspond à l'entrée d'origine. Celle-ci devait ouvrir sur une cour centrale entourée de corps de bâtiments adossés aux courtines.

Dès le début du XIII^e s., le château est cité comme possession des archevêques de Narbonne. Le bâtiment actuel correspond du point de vue architectural au début du XIV^e s. On peut le situer dans le contexte de la grande vague de constructions qui suit l'annexion du Languedoc au domaine royal capétien. Incendié par les huguenots en 1573, il est définitivement démantelé en 1793, pour être transformé en plate-forme de tir pour l'artillerie. Les parties hautes des murailles ainsi que la tour-porte sont alors démolies et leurs gravats sont entassés à l'intérieur de l'enceinte afin de créer une aire de manoeuvre pour les canons.

Soucieuse de la conservation de l'édifice, la municipalité de Quillan a décidé d'entreprendre une vaste opération de consolidation et de mise en valeur de l'édifice. La responsabilité de l'opération a été confiée à Mr. Michel Verrot, architecte des Bâtiments de France. Pour réaliser ce programme d'envergure, il est apparu nécessaire d'effectuer la fouille et l'enlèvement des différents niveaux de comblement occupant l'intérieur et les abords de l'enceinte.

Deux sondages effectués en 1994 dans le bâtiment révélèrent l'excellent état de conservation des murs de façades intérieurs, protégés par les gravats accumulés en 1793. Contre la courtine nord on trouve une grande salle éclairée par des fenêtres hautes et un niveau bas d'archères. Elle était chauffée par une cheminée monumentale et couverte d'une charpente sur arc diaphragme. Le sol est constitué d'un important apport d'argile. Dans la tranchée de fondation du mur Nord ont été trouvés quelques tessons de céramiques pouvant dater des XIII^e-XIV^e s. ainsi qu'un denier tournois de Louis IX.

Dans le second sondage, la façade de cette salle paraît se prolonger jusqu'au mur ouest. Elle est conservée sur une élévation de 3 mètres et est percée d'une porte en tiers-point. Tous ces aménagements intérieurs semblent être contemporains de la construction du château.

En 1995, eut lieu une seconde campagne au cours de laquelle des travaux de plus grande envergure furent entrepris : le dégagement des abords du château et la fouille d'environ un quart de la superficie supposée de la grande salle.

Les décaissements extérieurs ont permis de localiser deux bâtiments arasés appuyés aux courtines. Le premier, contre le mur sud, est de forme rectangulaire, percé d'une ouverture fermée par des barreaux de fer, débouchant dans un fossé creusé dans le rocher. Il est probable qu'il s'agisse des restes d'une fosse de latrines. Le second bâtiment, de forme carrée, est situé dans l'angle sud-ouest de la tour porche. Il n'en reste que les fondations et l'on ne peut lui attribuer de fonction particulière.

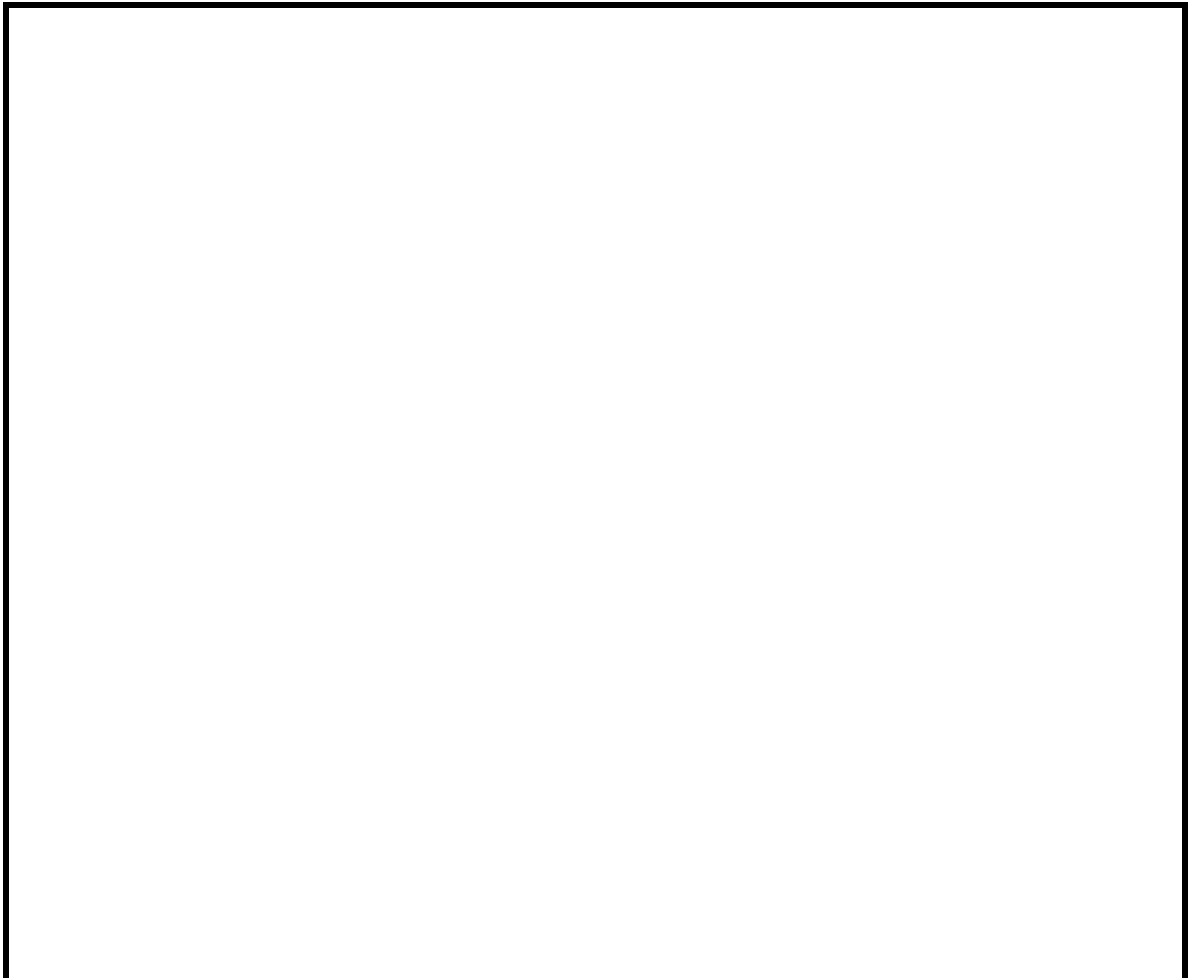
Les décaissements intérieurs, dans l'angle nord-est, ont permis de dégager d'autres vestiges architecturaux. L'angle d'un massif de maçonnerie bâti en parements réemployés et disposé parallèlement aux courtines nord a été dégagé. Cet aménagement est peut être destiné à soutenir les gravats accumulés contre les murailles lors des travaux réalisés en 1793 pour transformer le château en batterie d'artillerie.

De même l'autre extrémité du mur intérieur est-ouest découvert contre la courtine occidentale lors de la campagne de 1994 a été retrouvée contre la courtine orientale. Il est percé d'une porte et d'une fenêtre à banquettes dont il ne subsiste que la base.

De plus, la fouille du comblement de ce même secteur, a permis de mettre en évidence plusieurs phases d'occupation du site. Sous les gravats accumulés en 1793, on trouve plusieurs comblements différents, pouvant correspondre à des

phases d'abandon et de réoccupation étagées entre le XVe et le XVIIIe s. Certains de ces niveaux ont livrés des indications intéressantes. Ainsi, un four domestique a été mis au jour et son cendrier contenait un important lot de vaisselle que l'on peut certainement dater des alentours du XVe s. De même, sur un niveau des XVIIe-XVIIIe s., le noyau d'un moule à cloche en excellent état de conservation a été découvert. Les traces de l'activité d'un fondeur de cloches dans le château démantelé peuvent être mises en relation avec la construction de l'actuel clocher de Quillan, bâti avec des pierres de parements venant de la forteresse. Un mince apport d'argile étalé directement sur la roche pourrait correspondre au niveau de sol contemporain de la construction de l'édifice.

Directement sous celui-ci, creusé dans le socle rocheux, une série de fonds de silos a été mise au jour. Leurs ouvertures ainsi que leurs moitiés supérieures ont disparu lors des travaux de nivellement préparatoires à la construction de la forteresse. La fouille de leur comblement a livré un abondant mobilier archéologique pouvant être daté de la seconde moitié du XIIIe s. Le creusement de ces silos doit correspondre à l'installation d'un habitat établi sur le promontoire rocheux avant la construction du château actuel. Il faut noter, à ce propos, que les terrains alentour portent le toponyme de St Pierre et qu'une église, aujourd'hui disparue, ayant cette dédicace, est mentionnée dans les textes dès le Xe s.



QUILLAN, Château - État des dégagements en 1995 (relevé M. Verrot)

Commune : LAPRADELLE-PUYLAURENS (Aude)

Site : Château

Définition du site et datation : Forteresse médiévale

Type d'intervention : Sondages

Responsable : Lucien BAYROU

Résultats :

Dominant l'inflexion de la Boulzane, principal affluent de l'Agly, et le passage entre Axat et Fenouillet, le château de Fenouillet en verrouille les accès. La forteresse s'étire de l'ouest vers l'est en un arc de cercle, à près de 700 m d'altitude. Les sondages ont eu pour objet l'évaluation du site, en relation avec les travaux de consolidation/restauration, effectués par la Conservation Régionale des Monuments Historiques et dirigés par M. l'Architecte en Chef des Monuments Historiques.

L'exploration archéologique, pour cette campagne, a eu pour objet essentiel la fin de l'étude du comblement de la zone située dans la seconde enceinte circonscrite par la tour ouest, la courtine sud, la citerne et le mur récent nord.

La poursuite du décapage a mis au jour le niveau du sol d'utilisation, situé à un niveau inférieur à 1,10 m du seuil de la porte de la tour. Différents ensembles ont été repérés : un évier, composé d'une pierre de taille, ménagé sur le retrait de l'empattement de la fondation de la courtine sud, se prolongeant vers l'extérieur par une gargouille ; ainsi qu'une structure matérialisée par une pierre taillée en disque (diamètre : 0,57 m), encastrée dans le rocher et sertie par un bourrelet de mortier de chaux. L'aspect rubéfié du mortier et du disque font penser à l'emplacement d'un foyer.

Un effondrement du substrat a permis l'observation des solutions techniques adoptées par les constructeurs face aux difficultés présentées par le caractère faillé du rocher calcaire servant d'assiette à la forteresse. Une faille étroite et profonde a été obturée par des quartiers de rocher, sur lesquels reposent des déchets de taille et des gravats provenant du chantier de construction lui-même. On a obtenu ainsi un sol d'utilisation horizontal.

Commune : LE PERTHUS

Site : Puits de Bellegarde

Définition du site et datation : Puits, XVIIe-XXe siècles

Type d'intervention : sondage

Responsables : Cyr DESCAMPS (Maître de conférences, université de Perpignan), Georges CASTELLVI (chercheur associé à l'UMR 154 de Lattes (34))

Résultats :

Commencé en 1994, le sondage de ce très grand puits (6 m de diamètre et 62 m de profondeur, dont 29 m en eau) creusé sur l'ordre de Vauban, s'est poursuivi en 1996 par une nouvelle campagne étalée sur huit week-ends, de juillet à octobre.

Les fouilleurs, membres de l'Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon (ARESMAR) ont effectué près de 80 plongées d'une durée moyenne de 20 mn dans une eau froide (12°C) et trouble.

L'équipement du puits (treuil de grue de chantier pouvant lever 1 tonne) a été réactivé, et le radeau servant de base-relai stabilisé par des plaques de polyuréthane. Jean-Charles Ribes, membre de l'A.A.P.-O., a conçu et réalisé une suceuse à air, constituée d'un conduit rigide PVC de 30 m alimenté à la base par de l'air comprimé à 8 bars, car l'accumulation de vase dans le secteur sondé atteint maintenant plus d'une dizaine de cm. L'essai a été couronné de succès, et les sédiments étant retenus par trois grands tamis successifs de maille décroissante (centimétrique, millimétrique et micrométrique), l'eau rejetée dans le puits est quasiment exempte de particules. De strictes consignes de sécurité ont été, comme précédemment, respectées. Les prélèvements dans le remplissage ont été faits sans visibilité, et le matériel remonté dans des paniers tractés par des ballons de 50 et 100 litres, guidés par un filin reliant le fond à un radeau servant de base-relais. Le fond a été atteint dans le secteur central du sondage, et la profondeur totale du puits est bien de 63 m, avec un remplissage de puissance moyenne d'environ 1 m.

Parmi les pièces recueillies en 1996, il faut noter de nouveaux tessons de céramique, permettant de restaurer 26 vases cylindriques et un nombre encore indéterminé de récipients, glaçurés ou non. Une recherche bibliographique a permis de retrouver le lieu de production des vases cylindriques, des "pots à tilleul" de tradition catalane : il s'agit de la ville de Thuir. L'enquête est maintenant ouverte pour préciser les modalités et la date exacte de la livraison de ce mobilier au fort. Il faut aussi noter la trouvaille de 12 boulets de canons de tous calibres, doublant le nombre déjà remonté de ces munitions, et quatre gros éclats de bombes datant des guerres de la Révolution. A noter enfin, pour ce qui est de ce type de matériel, la découverte d'une grenade non explosée, encore remplie de poudre noire. Daniel Campergue, qui l'a identifiée, nous dit que cet objet, daté lui aussi de la fin du XVIIIe siècle, est très rarement trouvé intact.

Les restes de consommation sont représentés de nouveau par de très nombreux ossements, brûlés et/ou à traces de découpe, et des noyaux de fruits. Des restes de chiens, chats et une trentaine de crânes de rongeurs complètent l'inventaire faunistique. Une vingtaine de monnaies datant des XIXe et XXe siècles ont été également trouvées.

Un élément nouveau est intervenu très récemment (octobre 1996) avec la perspective de vider le puits, dans le but d'effectuer une étude hydrologique en rapport avec le percement d'un tunnel ferroviaire sous le fort (projet TGV Méditerranée). Cette opération, si elle a lieu, se fera sous la surveillance de l'équipe de l'ARESMAR. Celle-ci pourra en profiter pour terminer le sondage dans les conditions d'un milieu humide non hyperbare.

Commune : LEUCATE

Site : Cap des Frères

Définition du site et datation : Batterie côtière du XVIIe s.

Type d'intervention : Relevé des vestiges en vue d'une reconstitution

Responsable : Guillaume EPPE (étudiant)

Résultats :

La batterie a été découverte suite à l'étude faite, sur le terrain, du retranchement côtier de Leucate. Ce dernier n'est connu que par les compoix de Leucate (Archives Communales de Leucate, 81 et 82, Archives Départementales de l'Aude 73C 288) et par la brevete d'imposition de Leucate (ACL 82). Elle a été localisée près d'un ancien chemin de desserte des forts portant des traces d'ornières profondes.

La batterie du Petit Cap (c'est sous ce nom qu'elle apparait en 1850) fait 22,50 m d'est en ouest, et 9,70 m du nord au sud. Sa superficie est estimée à 218 m². Aucun mobilier céramique n'a été recueilli mais la présence de nombreux fragments de tuiles sur la terrasse et dans le bâtiment a été notée. Pour plus de clarté le site a été divisé arbitrairement en trois ensembles : l'avancée maçonnée, la terrasse, le bâtiment.

L'avancée maçonnée, orientée est/ouest, fait 1,50 m de large sur 6 m de long. Conservée sur 0,50 m de hauteur, elle est enfouie aux 2/3. Elle a été interprétée comme un ouvrage destiné à un canon.

La terrasse est elle aussi enfouie aux 2/3. Ses murs sont conservés sur 0,50 m de haut. Elle fait 10,50 m sur 7,50 m. Une ouverture au sud sert de porte d'accès. Elle est protégée à l'est par un mur de 1,60 m de long, épais de 0,30 m. Ce mur se termine par une construction quadrangulaire de 1,50 m sur 1,40 m, pouvant être interprétée comme une guérite.

Le bâtiment, quant à lui, avait une forme quadrangulaire arrondie aux extrémités sud et nord. L'épaisseur de ses murs a été estimée à 0,50 m. La butte constituée par ses vestiges fait 1 m de haut, et l'on y trouve des éléments d'encadrements de porte. Par ses dimensions et sa forme, ce bâtiment ressemble à celui du fort de la Haute Franqui.

Le site n'a jamais fait l'objet de fouilles. Une restitution en a été faite, et montre, vue de la mer, une fortification qui ressemblait plutôt à une grosse ferme typique de la région.

A l'est se trouve une sorte de fossé et un talus. Faisait-il partie du dispositif? Le site a-t-il été rasé au niveau des fondations ou enterré? Une chose est certaine, cette batterie n'était pas isolée et faisait partie d'un vaste ensemble : fort des Mattes (vestiges menacés), Redoute X (encore en place), Sémaphore (détruit), fort de la Haute Franqui (en place), et fort de la Basse Franqui (détruit).

La municipalité ayant un projet d'aménagement de la falaise de Leucate, il est impossible de dire, à l'heure actuelle, si le site est menacé ou non.

plan redoute

Commune : PORT- VENDRES

Site : Redoute Béar

Définition du site et datation : Épaves antiques

Type d'intervention : Sondage

Responsable : Nathalie GASSIOLLE avec le concours des plongeurs de l'ARESMAR

Résultats :

Le sondage mené l'an dernier au pied de la Redoute Béar, par 4 à 6 m de profondeur et à proximité immédiate des épaves antiques Port-Vendres 2 et Port-Vendres 3, avait fourni un mobilier céramique datable du Ve siècle de notre ère. Il n'avait pas été possible de conclure à l'existence d'une épave, malgré plusieurs indices allant dans ce sens.

Le sondage a donc été poursuivi du 13 au 31 juillet 1996 par l'ouverture d'un rectangle de 4 x 2 m contigu au précédent. Le sédiment est toujours une matte de Posidonie assez compacte, et les vestiges se trouvent dispersés jusqu'à la profondeur de 2 m. Il s'agit principalement de tessons d'amphorettes Late Roman 3, mais aussi d'autres amphores africaines non encore précisément déterminées et d'amphores orientales. La seule pièce relativement intacte est un grand bol à lèvre rentrante et fond percé avec prolongement par un conduit cylindro-conique, objet que nous interprétons logiquement comme un entonnoir.

La fouille a fourni principalement des clous en bronze, plus d'une trentaine au total en comptant ceux recueillis l'an dernier, et ces éléments attestent bien la présence d'un gros élément de coque. Malgré la mise en oeuvre de deux suceuses-dévaseuses actionnées simultanément, il n'a pas été possible de poursuivre le nouveau sondage jusqu'au stérile, et un contrôle effectué avant la clôture du chantier avec un détecteur à métaux a montré que d'autres objets métalliques, probablement des clous, se trouvaient encore dans la matte.

Nous pensons donc poursuivre une nouvelle campagne pour terminer le sondage 1996 et ouvrir une nouvelle tranchée. La nature et l'importance du site pourront alors être évalués avec une meilleure précision.

RÉSUMÉS DES CONFÉRENCES

LA MÉTALLURGIE ANTIQUE par Claude DOMERGUE

(20 Janvier 1996)

Les fouilles de Claude DOMERGUE aux Martys démontrent que le site a été, durant trois cents ans, à l'époque romaine, le lieu d'une industrie de transformation du minerai de fer en métal.

Les Martys sont situés dans la Montagne Noire, au nord de Carcassonne, aux confins de l'Aude, dans un terroir riche en vestiges de ce que l'on peut appeler une exploitation intensive du minerai de fer.

Au moment où les fouilles furent entreprises, le site se présentait comme une ancienne colline faite d'un gigantesque amas de scories, arasée presque entièrement par des entreprises encore en activité de nos jours, pour les retraiter. Il restait seulement en place une hauteur de scories de deux à trois mètres et la fouille, menée grâce à un abondant matériel archéologique, ainsi que la mise au jour de thermes construits aux II^e et III^e siècles sur la couche de scories, a permis de dater l'exploitation de -50 à 260 après J.-C.

Les différentes campagnes de fouilles qui se sont succédé jusqu'à nos jours, ont permis, par une étroite interaction des observations faites sur le terrain d'une part et des reconstitutions avec les moyens qui étaient en leur possession d'autre part, de retrouver comment les Romains parvenaient à la production du métal.

En effet la première batterie de bas-fourneaux mis au jour, construits de gros blocs de granit appuyés au rocher faisant terrasse à l'arrière, datés du milieu du I^{er} siècle avant J.-C. non loin du sol géologique, ne permettait pas une reconstitution des fourneaux dans leur totalité. Aucun des fourneaux, de 90 cm de profondeur, 60 cm de large sur 90 cm à 1 m de hauteur, n'avait conservé sa partie avant ni sa superstructure. A l'intérieur des fourneaux bâtis en granit et tapissés de matériau réfractaire se trouvait la partie haute effondrée, constituée de matériaux plus légers, des plaques de schiste liées avec un torchis réfractaire. L'évaluation de la quantité de matériaux effondrés permit de retrouver par déduction la hauteur de chaque fourneau (environ 2m40). L'observation de scories trouvées à proximité de l'entrée, solidifiées à leur sortie du fourneau, permit d'avoir une idée de la taille de l'ouverture pratiquée pour l'écoulement des scories en fusion et des éléments épars, en torchis réfractaire, témoignaient de la présence d'un système de tuyères pour activer la combustion tout en apportant l'oxygène nécessaire à la réduction du minerai.

La découverte d'une seconde batterie de fourneaux mieux conservés permit de situer l'emplacement des tuyères, au nombre de trois, à l'arrière et sur les côtés, dirigeant l'air et l'oxygène nécessaire vers l'avant du fourneau par un ensemble de soufflets.

En possession de toutes ces données, il est possible de se faire une idée assez proche de la réalité, en ce qui concerne la méthode employée par les Romains. L'analyse d'un massiot (masse résultant de la fonte du minerai, faite de métal au centre et d'une gangue d'impuretés), montre que dans ces fourneaux, on arrivait, en partant du minerai, à obtenir directement du fer doux.

Lors des reconstitutions les fourneaux restitués sont chargés de charbon de bois (chêne et hêtre), de minerai concassé retrouvé sur le site et de cendres de fougères (pour abaisser le point de fusion de la gangue). Ils sont alimentés en oxygène grâce à de grands soufflets. Lorsque la gangue enveloppant le minerai atteint son point de fusion (environ 1250°), on pratique une ouverture, à l'avant du fourneau, par laquelle s'écoulent les scories à l'état liquide ; reste à l'intérieur le massiot composé de fer qui, n'ayant pas atteint son point de fusion, est à l'état pâteux.

Une nouvelle campagne d'expérimentations, tenant compte des dernières découvertes apportées par les fouilles, doit permettre d'arriver à la production d'un fer très proche de celui qu'obtenaient les Romains, en utilisant les techniques qui étaient les leurs.

(compte-rendu par Jacqueline NOEL)

L'HABITAT CHALCOLITHIQUE CEINTURÉ DE BOUSSARGUES

par Jacques COULAROU

(17 Février 1996)

Le site, découvert en 1976 sur la commune d'ARGELLIERS, au coeur des garrigues de l'Hérault, à 18 km au nord-ouest de Montpellier, est fouillé depuis vingt et un ans par Albert Colomer, Jacques Coularou et Xavier Gutherz.

L'habitat est construit à l'extrémité occidentale d'une lanière calcaire, à 252 m d'altitude, en rebord de plateau (une source pérenne se trouve à 1 km en contrebas), dans une garrigue de chêne vert jamais cultivée, sur 100 km² où tout est intact au point de vue archéologique et extrêmement riche : on y dénombre près de trois cents villages, une vingtaine de dolmens etc. Le village chalcolithique de Cambous est à 4 km à vol d'oiseau. L'érosion dans ce terrain calcaire est importante.

Le site de Boussargues se présente sous la forme d'une petite enceinte en pierre sèche d'une superficie de 860 m², délimitée par un mur d'un mètre d'épaisseur, percée d'une seule porte qui a été rétrécie au cours de la vie du site, et jalonnée par six structures rondes aux angles, chacune mesurant 4,5 m de diamètre extérieur. On distingue à l'intérieur de l'enceinte deux cabanes en bon état de conservation, et une autre maison à l'extérieur .

La cabane 1 :

De la structure ronde 5 on a accès à la cabane 1, et de cette cabane au locus 1.

Sur le sol d'une partie du locus 1, on constate la présence de très nombreuses dalles gréseuses roses, très fines dalles de toiture, qui proviennent d'un gisement situé à 1 km en contrebas.

Sur le sol de la cabane 1 on retrouve ces dalles de grès en bordure intérieure des murs. On en conclut que, si une partie du locus 1 était complètement couverte en pierres, le toit de la maison était fait de pierres en bordure et de chaume ailleurs.

Sous les dalles de toiture on trouve directement le sol archéologique avec de nombreux vases cassés sur place par l'effondrement du toit. Dans le locus 1 on trouve un nombre important de meules (6) et des vases de fort volume sous la partie couverte en pierres.

Les traces de rubéfaction du calcaire local (qui devient rose puis bleu quand il est chauffé) laissent supposer qu'un incendie a entraîné l'abandon rapide du site comme en témoigne aussi un vase en cours de fabrication. Par contre, on n'a pas observé de traces de rubéfaction dans les structures rondes, car les toitures étaient en pierre.

Dans la maison 1 on distingue 2 foyers. En interprétant les plans de densité pour les céramiques, on a pu déterminer les aires de circulation : vide autour des foyers et dans les zones reliant les portes entre elles.

Les vases retrouvés sont bien caractéristiques de la culture de Fontbousse (site éponyme) : nombreux vases carénés, décors de cordons, de cannelures orthogonales, de pastilles, de moustaches...

Plan Boussargues

Les vases de contenance moyenne sont absents du locus 1 dans lequel on a trouvé une énorme quantité de glands carbonisés. Il peut donc être interprété comme une réserve utilisée aussi pour écraser les glands (meules), la cabane contiguë étant l'habitation.

Des arbouses carbonisées permettent de situer l'incendie qui a provoqué l'abandon du site au début de l'hiver.

La cabane 2 :

Elle est beaucoup plus grande que la cabane 1 et donne accès à deux structures rondes.

Sous les pierres de toiture effondrées sur une extrémité de la cabane on retrouve d'abondants fragments de torchis. Des vases cassés sur place (du même type que ceux de la cabane 1) délimitent une aire de circulation le long du mur nord. La concentration de glands la plus importante est liée à la toiture pierre + torchis, c'était donc la partie réserve de la cabane.

L'architecture de la cabane 2 diffère donc de celle de la cabane 1, mais les espaces respectifs (réserve-habitation) sont conservés.

Dans le secteur sud on retrouve les restes de deux maisons construites, utilisées, puis épierrées volontairement par la suite pour faire les cabanes 1 et 2. On n'y retrouve pas de vases mais de rares tessons érodés et deux petits foyers. En étudiant les plans de densité de céramiques on retrouve des signes d'activité près des structures. La partie vide de l'enceinte est interprétée comme un enclos pour les moutons. Le lait, les fromages devaient être, avec les glands, les bases de l'alimentation des occupants du site.

Contrairement à Cambous, que l'on considère comme un habitat de longue durée avec ses 300 kg de tessons par cabane, Boussargues peut être interprété comme un habitat saisonnier lié à l'élevage des moutons, fonctionnant comme les abris sous roche, loin des sources et loin des terres cultivables. A Boussargues on n'a retrouvé ni faune ni outils, ce qui semble confirmer l'abandon rapide du site.

Restent à fouiller la maison extérieure à l'enceinte et beaucoup d'autres habitats chalcolithiques contemporains de cette garrigue héraultaise, et peut-être alors beaucoup de questions pourront -elles trouver une réponse...

(compte-rendu de Claire Brieu)

LE SITE DE LA GRAVETTE À L'ISLE-JOURDAIN (GERS)

par Jean-Paul CASES

(16 Mars 1996)

Le chantier

La fouille de l'Isle-Jourdain, commune située à une trentaine de km à l'ouest de Toulouse, est un sauvetage préventif réalisé sur le tracé d'une déviation de la R.N.124. L'intervention fut prise en compte dans le calendrier des travaux et entièrement financée par la Direction de l'Équipement du Gers. Les recherches de terrain étaient prévues initialement sur neuf mois, mais l'ampleur des vestiges a nécessité deux campagnes totalisant dix-sept mois de travail entre 1992 et 1994. L'équipe de fouille réunissait entre 13 et 25 archéologues A.F.A.N, des bénévoles et des étudiants de l'Université de Toulouse-le-Mirail.

Le site, connu grâce aux prospections de surface des archéologues locaux, s'étend sur plusieurs hectares. La plus grande partie concerne l'époque antique, mais il comprend aussi une importante occupation médiévale. C'est essentiellement la moitié nord de cette dernière qui a été fouillée sur 25.000m² avant destruction. Étant donné le volume considérable des sédiments archéologiques (environ 35000 m³), la fouille fine n'a concerné qu'une partie des vestiges. Malgré quelques lacunes, les informations recueillies permettent néanmoins de retracer l'histoire de ce site exceptionnel depuis ses origines antiques jusqu'à son abandon au XIIe siècle.

L'occupation antique et paléochrétienne

Quelques vestiges sont à rattacher à l'occupation gallo-romaine qui se poursuit vers le nord, au delà de l'emprise des travaux. Ses origines semblent remonter à la fin du premier siècle avant notre ère. L'essentiel des structures observées se rattache à une agglomération routière de la voie d'Aquitaine. Un tronçon de celle-ci, axe important reliant Toulouse à Bordeaux, a été dégagé. On peut identifier ce site avec la mutacio Buconis, mentionnée au IVe siècle dans "L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem". Les recherches ont porté notamment sur un quartier artisanal, au sein duquel un four de potier a livré par exemple une série de productions de la fin du IVe siècle.

Un ensemble paléochrétien remarquable, à l'origine du pôle médiéval, a été retrouvé à une cinquantaine de mètres au sud de la voie. Un grand édifice, dont les restes très arasés avaient dans un premier temps été interprétés comme un enclos funéraire, semble pouvoir être identifié comme une église. La nef mesurait environ 17 m de large pour 15 m de long. On peut penser, étant donné sa largeur, qu'elle présentait un plan basilical. Une première abside rectangulaire a été remplacée, vers le Ve siècle, par une construction plus allongée avec un chevet à cinq pans. De nombreuses sépultures, sous tuiles et en sarcophages, avaient été installées dans le monument.

Plan la Gravette

Un autre édifice s'élevait au sud-est de l'église, dans l'axe des murs de celle-ci. Daté du Ve siècle, il a été agrandi par l'adjonction de deux absides. La première, occidentale, fut construite sans doute peu de temps après son édification, l'autre, orientale, vers le VIe siècle. Il abritait un espace carré dont le centre était occupé par un bassin circulaire partiellement conservé. Cette structure permet de considérer l'édifice comme un baptistère.

L'importance de cet ensemble cultuel, lié à l'agglomération routière, peut s'expliquer par la position de cette dernière, en limite du territoire de la cité de Toulouse, ce qui a pu constituer un pôle de christianisation privilégié après le chef-lieu de cité lui-même. La nature du site explique sans doute aussi l'importance de l'occupation mérovingienne par la suite.

La conquête mérovingienne.

À une soixantaine de mètres à l'est de l'église et du baptistère, les abords d'un mausolée antique étaient occupés par une nécropole d'un caractère exceptionnel pour le sud de la Gaule. En effet, elle présente toutes les caractéristiques des

cimetières barbares de Gaule du nord ou de la Germanie. Les sépultures, alignées en rangées, contenaient essentiellement du mobilier d'origine franque : pour les hommes, francisques, haches, lances et couteaux ; éléments de parure pour les femmes.

Les vases funéraires eux-mêmes étaient de provenance septentrionale... jusqu'aux monnaies antiques réutilisées qui ont toutes été frappées à Trèves ! Toutes ces sépultures s'inscrivent dans une période chronologique bien cernée couvrant les premières décennies du VI^e siècle.

L'ensemble de ces éléments permet de reconnaître pour la première fois en Midi-Pyrénées la présence des troupes franques qui ont occupé le Toulousain à la suite de la bataille de Vouillé en 507 et du repli des Wisigoths vers l'Espagne et la Septimanie.

À la fin du VI^e et au VII^e siècle encore, l'occupation mérovingienne du site est décelable dans le secteur paléochrétien. Les sépultures implantées alors dans l'église, mais aussi dans le baptistère, dont la fonction première a peut-être été abandonnée, recelaient elles aussi des objets de provenance septentrionale.

Le temps des églises

Durant toute l'époque carolingienne, l'essentiel de l'habitat paraît s'être maintenu aux abords de la voie antique. L'impossibilité de fouiller finement cette partie du site ne permet malheureusement pas d'en connaître l'étendue et l'organisation précises. C'est sans doute à cette période que remonte une autre nécropole, elle aussi à proximité immédiate de la voie, et qui n'a été qu'en partie explorée (une centaine de tombes fouillées).

Mais l'ancien noyau paléochrétien voit toujours ses fonctions cultuelles et funéraires maintenues. Vers le IX^e siècle, la nef de l'église est reconstruite sur un plan plus réduit (9,5 x 7,5 m). L'autel connaît en outre plusieurs réfections, alors que les sépultures sont exclues de l'édifice et rejetées à ses abords. On note également dans ce secteur la présence de vestiges domestiques (silo, dépotoirs), mais aussi d'activités artisanales (four de bronzier et creuset de verrier dans l'ancien baptistère).

Par la suite, l'occupation religieuse prend une importance considérable. Les murs du baptistère sont réutilisés pour une nouvelle église préromane. Un autre édifice (chapelle?) est élevé (vers le Xe siècle ?) au nord de l'église carolingienne. Une vaste nécropole se développe autour de ces bâtiments (plusieurs centaines de tombes fouillées et autant détruites par les terrassements...).

Aux environs de l'an mil, le centre de gravité du site se déplace de la voie antique vers le noyau religieux. Les traces d'habitats et d'activités artisanales y sont de plus en plus nombreuses et denses. L'église carolingienne est transformée en bâtiment résidentiel. En outre, un fossé, d'un diamètre de 150 mètres entoure le site. Il s'agit vraisemblablement d'une structure matérialisant le périmètre sacré autour des lieux de culte, dont l'extension est proportionnelle à l'importance de ces derniers.

Vers la fin du XI^e siècle, l'église préromane est remplacée par un nouvel édifice roman encore plus étendu (32 m de long), avec transept et absidioles. Le site constitue alors une étape de pèlerinage importante sur le chemin de Saint-Jacques. Enfin, à la même époque, les traces d'une occupation militaire se font de plus en plus évidentes. Elles préfigurent la grande transformation qui va suivre.

Le village castral du XIIe siècle

À la charnière des XIe et XIIe siècles, l'ensemble du site est fortifié par le creusement de deux grands fossés concentriques qui remplacent le fossé ecclésial et déterminent une nouvelle organisation de l'agglomération. Le fossé central abrite l'église et son cimetière, considérablement réduit et cantonné dans la partie orientale de l'enceinte, mais aussi un pôle aristocratique dont seules quelques dépendances ont été fouillées, puisqu'il se poursuit hors emprise des travaux. Ce noyau constituait sans nul doute le siège de l'importante seigneurie sur laquelle les archives ont gardé quelques traces. Elles nous permettent notamment de connaître le nom du site, Isc ou Ictium, où naquit vers le milieu du XIe siècle saint Bertrand, évêque de Comminges de 1080 à 1123.

Le village qui se développe entre les deux fossés semblait avoir une vocation plus aristocratique et artisanale (et sans doute commerciale ?) qu'agricole. Le fossé externe, d'un diamètre de 180 m, était doublé par un rempart de terre. Les bâtiments domestiques étaient eux aussi faits de terre crue et de matériaux périssables, bois et torchis, la pierre ou la brique étant réservées aux édifices monumentaux.

Ce site castral, malgré son importance, a connu une existence relativement brève puisqu'il est déserté vers le milieu du XIIe siècle. L'habitat est abandonné, les fossés comblés, l'église entièrement démolie et épierrée jusqu'à la base des fondations. Sources archéologiques et historiques expliquent cet événement. La puissante famille seigneuriale issue d'Ictium est à l'origine de celle de l'Isle. Un de ses membres, Bernard-Jourdain, fonde à cette époque la ville nouvelle de l'Isle, à peu de distance vers le nord. Cette création, provoquant une restructuration de l'habitat et du terroir environnant, a entraîné le déplacement des habitants du site d'Ictium, venus peupler ce nouveau pôle urbain. Dès lors, toutes les mentions ne concernent plus que le site, la famille ou l'église de l'Isle.

(compte-rendu de l'auteur)

LES CELLERES DU ROUSSILLON par Aymat CATAFAU

(3 Avril 1996)

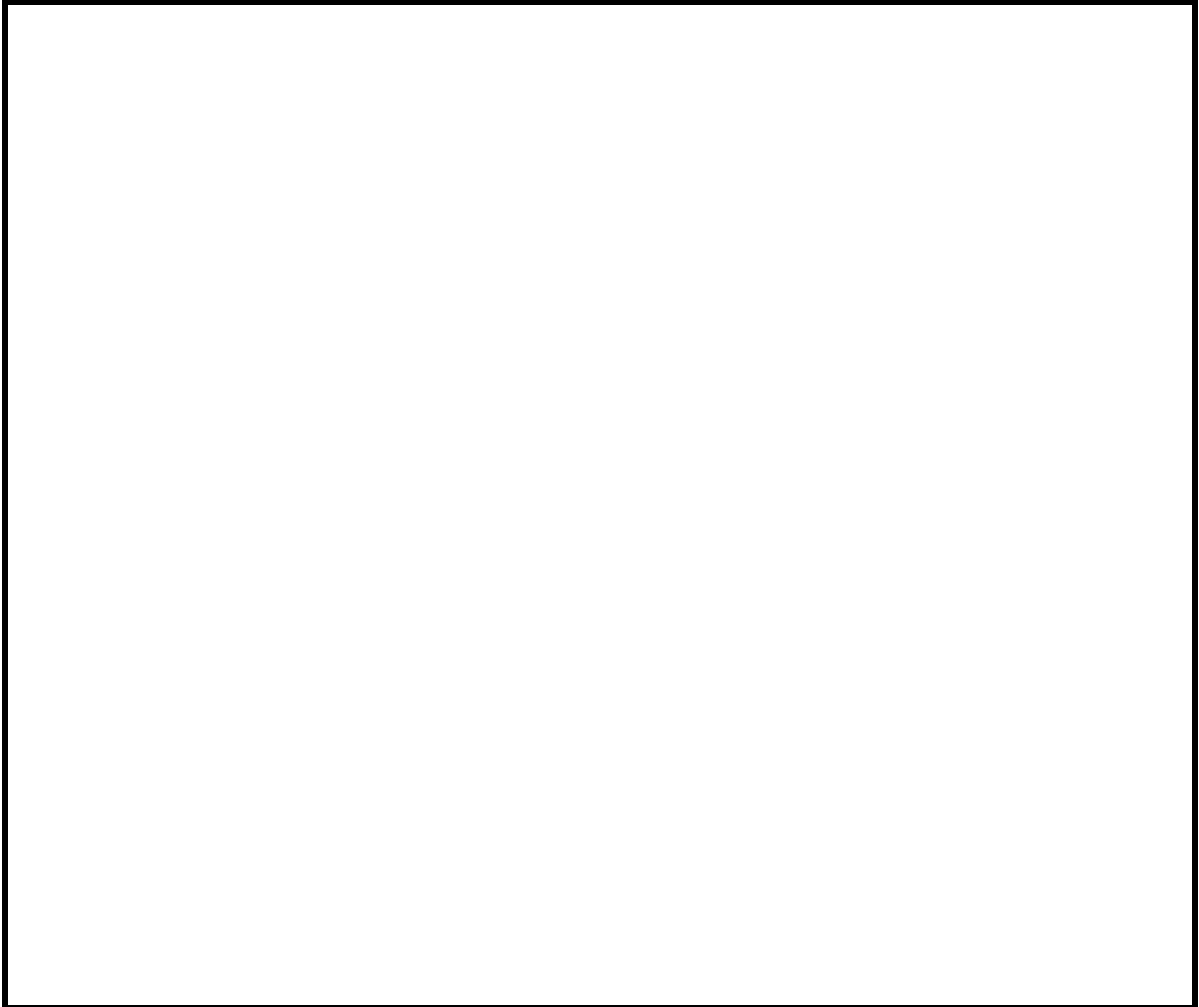
L'origine des villages intéresse historiens et archéologues. En Roussillon la forme qui domine est celle de noyaux villageois très serrés, entourés souvent d'une fortification collective au milieu du Moyen Age. Certains de ces villages sont nés autour d'un château (Canet), mais beaucoup ont une origine différente: c'est l'église paroissiale qui en est le cœur, et c'est dans son cimetière qu'ont été bâties les premières constructions donnant naissance au village.

Ces constructions étaient à l'origine des celliers, dépôts des récoltes, des réserves alimentaires, bâtis de manière très sommaire au pied de l'église. Les paysans voulaient placer leurs maigres richesses sous la protection d'un asile sacré : le "cimetière". Ce cimetière était en principe établi par les règles canoniques dans un rayon de trente pas autour de l'église (parfois moins : douze ou quinze pas pour une simple chapelle, comme à Saint-Laurent-de-Cerdans et probablement à Estoher ; rarement plus : soixante pas pour une église, à Elne sans doute). Destiné "aux vivants comme aux morts", il était protégé par son caractère sacré et par les synodes de Paix et Trêve du XIe siècle, comme ceux de Toulouges. Cette protection devint en effet très recherchée au début du XIe siècle, quand l'apparition de nombreux chevaliers, seigneurs châtelains et leurs hommes d'armes, se traduit par des violences, des contraintes, des exactions, des pillages exercés à l'encontre des paysans et de leurs biens.

L'ensemble de ces celliers, massés dans ce périmètre étroit autour de l'église, qui comprend aussi des silos creusés non loin des tombes, prend en Roussillon le nom de *cellera*, alors qu'on préfère dans le sud de la Catalogne celui de *sagrera*. On retrouve dans la documentation écrite une soixantaine de villages dans l'ancien diocèse d'Elne dont l'origine remonte à une *cellera*, ainsi que de nombreux autres dont le plan indique avec netteté ce même point de départ du regroupement. Plusieurs documents mentionnent les vols commis dans ces *celleres*, c'est pourquoi on trouve très tôt des dispositifs de défense collectifs: une porte fermant l'unique ruelle de la *cellera* de Torrellas en 1070, un mur de fortification à Perpignan en 1116, des murs et fossés un peu partout à partir des XIIe-XIIIe siècles.

Ces celliers sont une partie essentielle des exploitations rurales, des mas ou *manses* médiévaux : autour du village chaque famille paysanne cultive des terres sur les différents terroirs, elle possède une maison dans le village fortifié, le *castrum*, ou dans l'un des nouveaux faubourgs, les *barris*, ou à l'extérieur des villages, près de ses terres, dans le cas des mas isolés.

Mais les plus importantes exploitations, celles qui sont aux mains des vieilles familles villageoises, les plus prospères, ont toutes un cellier dans le coeur du village, dans cet espace social et économique particulier qu'est la *cellera*. Cette fonction de dépôt des récoltes dans la *cellera* perdue dans certains cas jusqu'à l'époque moderne et même au XIXe siècle (Marquixanes).



La *cellera* de Marquixanes (relevé A. Catafau)

Les puissants de l'époque médiévale ne pouvaient rester indifférents à cette réorganisation de l'espace villageois. Les seigneurs ecclésiastiques furent bien souvent les protecteurs naturels de ces espaces d'asile : dans nombre des villages où se trouvaient leurs possessions, ils installèrent leur propre cellier et la maison de leur homme de confiance à l'intérieur de la *cellera*... Les seigneurs laïcs agirent le plus souvent de même, allant jusqu'à établir au coeur de cet espace sacré leur propre résidence sous la forme d'une maison forte, parfois un château. Ailleurs, surtout sur les reliefs entourant la plaine, les châtelains ont établi leurs châteaux sur des pitons rocheux, au pied desquels ils ont regroupé les habitants dépendants, en des villages castraux dont le noyau fortifié a parfois été appelé par eux "*cellera*", provoquant l'abandon de lieux de peuplement nés autour d'une église (Eus, Laroque, Planèzes).

À la fin du moyen Age les *celleres* fortifiées prirent souvent le nom de *fort*, *forsa*, *fortia*, *fortalicium*, dont les murs furent parfois réaménagés après la diminution du nombre des habitants au cours des crises des XIVe-XVe siècles, redonnant ainsi une nouvelle vie à ces petits réduits villageois que la croissance des siècles centraux du Moyen Age avait englobés dans de gros bourgs ruraux (Bompas). Ainsi se trouvèrent figés dans le plan et par des fortifications parfois tardives ces noyaux originels de beaucoup de nos villages, dont on peut souhaiter qu'ils soient protégés de la destruction et mieux connus par des fouilles, possibles en particulier là où ils furent l'objet d'abandons dès le Moyen Age.

(compte-rendu de l'auteur)

NOTES DE LECTURE

L'homme et la forêt en Languedoc-Roussillon, "Histoire et économie des espaces boisés"

de Michel Noël

Presses Universitaires de Perpignan, 1996, 264 p., 100 F.

Michel Noël est cher aux archéologues roussillonnais. Il a l'avantage d'être l'époux de Jacqueline, dévouée secrétaire de l'A.A.P.O. et de surcroît infatigable recolleuse de pots cassés. Mais là ne s'arrête pas son mérite : chercheur au C.N.R.S., il est un spécialiste du bois et de la forêt, ce qui l'entraîne fréquemment sur les sentiers de l'archéologie et de l'histoire, où nous le suivons volontiers. C'est ainsi qu'il a publié aux éditions Hachette, en 1987, en compagnie de l'archéologue A. Bocquet, *Les hommes et le bois. Histoire et technologie du bois de la préhistoire à nos jours*. Sa production la plus récente, pour être plus limitée dans l'espace, couvre elle aussi toute l'étendue de l'histoire humaine. *L'homme et la forêt en Languedoc-Roussillon* débute en effet à la préhistoire et se termine de nos jours. Sept chapitres sur 9 et 211 pages sur 264 concernent les temps passés. Michel Noël a dépouillé une abondante bibliographie et fait de nombreuses incursions dans les archives des cinq départements qui composent la région, de sorte que son travail nous fournit un ouvrage de référence sur la question.

Doléances

Loin d'être cet espace inviolé que l'imagination a peuplé de tous les monstres et de tous les mystères, la forêt a été, dès les origines, l'objet d'une intense appropriation de la part des hommes. Malheureusement, cette exploitation ne laisse pas toujours des traces évidentes qui permettraient de la repérer aisément. Aussi l'auteur, qui résume les trop rares recherches régionales pour la Préhistoire, l'Antiquité et le Moyen-Âge, se dirige à grands pas vers la fin de l'époque moderne. Là, les cahiers de doléances lui fournissent une première mine de documents qu'il exploite longuement, département après département. Ce qui apparaît nettement, c'est le besoin vital de bois pour les communautés rurales, et certains cahiers trouvent des accents émouvants pour peindre leur pénurie de combustible, notamment dans les zones de montagne. Très souvent, on retrouve tout à la fois le désir d'accéder librement à la forêt, et celui d'écarter tous ceux qui, par un usage immodéré, risquent de compromettre sa survie : étrangers ou utilisateurs industriels, tels les propriétaires de forges.

Délits

Ce besoin de bois entraîne de très nombreux délits que l'auteur étudie dans un copieux chapitre : délits inévitables car les villageois estiment avoir droit normalement à l'usage de la forêt pour leur chauffage et la cuisson des aliments. Il est vrai que certains en tirent aussi du bois d'œuvre et du charbon, d'autres y mènent leurs troupeaux ou même entreprennent des défrichements. Le Code forestier de 1827 qui réglemente l'accès même aux forêts communales, renforce la répression. Si la région ne connaît pas de grands affrontements comme celui

qui se déclenche en Ariège (la Guerre des Demoiselles), il existe une tension permanente entre la population et les gardes.

Nous sommes là, avec la forêt, dans une zone de flou juridique où s'entrecroisent et se combattent droit de propriété et droit d'usage. On voit ainsi des communes tenter de s'approprier les anciennes forêts royales. Même lorsque la propriété de l'Etat n'est pas contestée, bien souvent les communes défendent le libre accès à la forêt, ce qui entraîne des heurts avec l'administration des Eaux et Forêts.

Forges et verreries

Beaucoup de plaintes dénoncent une variété particulière d'usagers : les propriétaires de forges qui procèdent, dans l'exercice de leur métier, à une véritable déforestation. Les forges étaient très nombreuses dans les Pyrénées. Pour notre département, Michel Noël utilise les recherches de Robert Lapassat et surtout de Véronique Izard, qui est parvenue à localiser et à cartographier les principales entreprises métallurgiques depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle. S'il est difficile d'évaluer avec précision, la consommation de charbon de bois et donc de bois, elle devait être cependant considérable puisque l'on voit certaines forges se déplacer au bout d'une vingtaine d'années lorsque le bois disponible tout autour a été épuisé.

Autres grands consommateurs de bois : les verreries, les tuileries, les fours à chaux. Au total, la déforestation est importante. Ainsi le massif de l'Aigoual qui comptait 14 000 ha de forêt au XVIIIe n'en possède plus que 2200 en 1850.

Les reboisements

Cette situation conduit dès la deuxième moitié du siècle dernier, à la mise en place d'une politique de reboisement, avec chez nous, un effort particulier pour le Vallespir, qui avait beaucoup souffert. La reconstitution forestière connaît une accélération notable après la deuxième guerre mondiale.

La forêt aujourd'hui

Aujourd'hui la forêt occupe 34% de la surface totale de la région, compte non tenu des landes, friches et garrigues. Dans le département, le pourcentage est le même, la surface boisée passe de 72 890 ha en 1878 à 141 359 en 1990. Bien entendu, cette progression n'est pas due seulement à la replantation, il faut y ajouter les effets d'une exploitation plus réduite et peut-être plus rationnelle. 36% des forêts roussillonnaises sont publiques (Etat, département et communes) et 64% appartiennent à des particuliers. Pour diverses raisons, les hommes utilisent assez mal ce potentiel.

Mais la forêt est aussi devenue, aujourd'hui, un espace de loisir, nécessaire aux citadins que nous sommes. D'où les inquiétudes sur son avenir. L'auteur passe en revue les différentes menaces, la plus sérieuse chez nous provenant des incendies. Au passage, il fait justice de l'idée reçue selon laquelle les feuillus résisteraient mieux au feu que les résineux. Il n'en est rien, semble-t-il. En conclusion, on ne peut qu'adhérer à la dernière phrase de Michel Noël : "*Elle (la forêt) ne doit pas mourir, puisqu'elle fait partie de ce patrimoine que nous devons transmettre, si possible en bon état, aux générations futures.*" Patrimoine que cette étude très bien documentée nous rend plus proche et plus précieux.

Jean-Pierre COMPS

"Initiation à une démarche scientifique en Préhistoire" de Henry Baills(1996)

Ed. du CDDP des P.O., Perpignan, 1996, 200 p, 80 F.

Toute science doit avoir ses chercheurs mais aussi ses pédagogues. Nous saluons donc avec plaisir la publication, par le C.D.D.P. (Centre Départemental de Documentation Pédagogique) des Pyrénées Orientales, de l'ouvrage d'Henry Baills. Comme son titre ne l'indique pas, il s'agit d'un manuel à l'attention des maîtres pour l'enseignement de la Préhistoire dans le cycle primaire, du CP au CM 2. Il faut dire que l'auteur est orfèvre en la matière puisqu'il a déjà derrière lui une longue carrière de préhistorien et d'enseignant, comme instituteur puis conseiller pédagogique. Il a animé, dans les années 80, les premiers PAE (Programmes d'Action Éducative) consacrés dans le département à la Préhistoire.

Son ouvrage propose seize séances, de 40/45 minutes chacune, d'initiation à la Préhistoire (trois pour le CP et le CE 1, quatre pour le CE 2 et le CM 1, deux pour le CM 2) et met à la disposition du maître des instructions pédagogiques et des documents. C'est, nous dit l'auteur, le fruit d'un atelier qu'il a organisé et animé pour ses collègues enseignants à la suite d'un appel d'offre des ministères de l'Éducation Nationale et de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche.

A notre connaissance, c'est la première fois que ce type d'ouvrage est proposé aux professeurs des écoles, et à ce titre il a droit à toute notre attention d'autant que l'enseignement de la préhistoire - en particulier l'éclairage sur les modes de vie et l'art au Paléolithique - fut supprimé l'an dernier des programmes du secondaire. Les remarques qui suivent, forcément critiques, ne doivent donc pas masquer l'intérêt que nous portons à la démarche d'Henry Baills et ne sauraient gommer les qualités de son manuel dont nous espérons des retombées positives pour la formation de nos futurs étudiants.

Dès l'ouverture du livre, nous nous posons une question : la contradiction entre la citation de Pauwels et Bergier mise en exergue et l'allégeance aux penseurs positivistes (A. Comte et B. Malinkowski p.15-16) est-elle une touche d'humour au second degré? En effet, l'ouvrage d'où cette citation est tirée, *Le matin des Magiciens*, est à l'opposé d'une pensée "scientifique" si l'on garde en mémoire les dégâts qu'a fait ce best-seller des années 60 en favorisant une dérive vers le para-normal et l'irrationnel, mélangeant les références à Nietzsche et des réminiscences plus que sulfureuses sur une race supérieure susceptible de régénérer notre civilisation... Autre note d'humour, mais probablement involontaire cette fois, qui voit l'introduction de l'auteur précéder la préface d'Henry de Lumley et les réflexions de Christian Philippe, de l'Inspection Académique des P.-O. : cette inversion stratigraphique n'est probablement qu'une faute de brochage...

Relevons quelques points de détail (la rigueur scientifique n'est-elle pas aussi inscrite dans le détail?). Sur la carte de France, p. 27, dont l'échelle est donnée en km et en miles - était-ce bien nécessaire ?- la grotte du Renne, à Arcy-sur-Cure, est positionnée au sud de la Loire alors qu'elle se trouve à plus de 200 km au nord-est, dans le département de l'Yonne. Relevons un manque d'homogénéité dans la présentation des dates *avant J.C.*, *avant le Christ* ou *avant J.Christ* (est-il d'ailleurs besoin de préciser que ces dates sont avant notre ère quand il s'agit de 450 000 ans, un ordre de grandeur?). Plus grave peut-être, l'*Homo habilis* (et

non *Habilis*) n'a pas perduré jusque 700 000 ans (p. 38 et 67) mais s'est éteint, d'après ce qui est communément admis, un bon million d'années auparavant. D'autres erreurs de date, mineures cette fois, concernent la découverte de Lascaux (1940 et non 1943) ou la découverte de Saint-Césaire évoquées p. 97 (1979 et non 1984). Les Basses-Alpes (p. 99) n'existent plus depuis un quart de siècle et, p. 85-86, il s'agit du préhistorien L.R. Nougier (et pas Rougier) qui nous a quitté il y a juste un an (décembre 1995).

Sur la forme maintenant, notre principale insatisfaction a trait aux illustrations, trente planches qui sont à la base même de la pédagogie proposée. Elles sont appelées comme support visuel pour les différentes séances. Certaines, servant à plusieurs reprises, auraient pu ne pas être répétées (la séance sur l'habitat en CP et CE 1, par exemple). Cette documentation est en effet d'inégale qualité, avec de bonnes choses, en particulier sur l'industrie lithique et la faune (le lapin, p. 69, le chat, p. 60, grande faune p. 90). Mais il y a de grosses insuffisances au niveau des photographies qui sont peu lisibles, surtout quand elles concernent l'industrie lithique. Citons, par exemple, le perçoir et la pointe figurés p. 100 et 128. Le burin de la page 132 ne montre pas le biseau indiqué dans la légende (l'abri Labattut d'où il provient n'est pas dans le Tarn mais en Dordogne).

Plus globalement, on peut constater que la noirceur des reproductions photographiques nuit à leur utilisation pédagogique (tirages en photocopie, cf. p. 106), et il serait très utile à cet égard de disposer de vues diapositives complémentaires, ce que l'auteur pourrait d'ailleurs proposer dans le futur. Quant à la vénus de Lespugue de l'illustration 30, elle est remplacée par une série de schémas déjà reproduits quelques pages auparavant et ici écrasés par un dérapage du cliché. Triste succédané pour une pièce qualifiée justement de chef d'oeuvre de l'art paléolithique. Ajoutons qu'à l'heure où l'on jette quotidiennement une masse de prospectus de toutes les couleurs, le noir et blanc des photos paraît vraiment... préhistorique ! La couleur est d'ailleurs indispensable si l'on veut pouvoir répondre à la question posée p. 181 sur la polychromie d'une fresque paléolithique. La photocopie permet maintenant d'obtenir, pour des ouvrages en P.A.O. (publication assistée par ordinateur) comme celui qui nous est proposé, des planches couleur à un prix très raisonnable. Voilà donc nos regrets.

Nous ne terminerons pas sur une note pessimiste et conseillons à nos collègues de se procurer l'ouvrage pionnier d'Henry Baills. S'il suscite l'intérêt des élèves et de leurs enseignants pour la Préhistoire, son auteur aura fait oeuvre utile.

Cyr DESCAMPS et Michel MARTZLUFF

EXPOSITIONS, ANIMATIONS

POTERIES D'OC VIIe-XVIIe SIECLES

(Musée Rigaud, décembre 1996)

Cette exposition, créée en 1995, a été installée au Musée Rigaud en décembre 1996, après qu'elle ait sillonné le Languedoc. Le projet, lancé à l'occasion du VIe Congrès International sur la Céramique Médiévale en Méditerranée, a été mené à terme, à partir du Musée Archéologique de la ville de Nîmes, par Mmes Dominique Darde, conservatrice, et Marie Leenhardt, chercheur au C.N.R.S.

L'exposition "Poteries d'Oc, VIIe-XVIIe siècles" réunit des céramiques médiévales provenant de tout le Languedoc et du Roussillon, en offrant un panorama de la vaisselle de production régionale, micro-régionale, et d'importation. On y trouve donc des vases destinés aussi bien au service de la table, qu'à des fonctions culinaires, ou autres (jouets, soins médicaux, artisanat, mesures...).

Un des intérêts de cette manifestation est le grand nombre d'objets présentés, restaurés pour la plupart. Malheureusement, l'exiguïté du lieu de présentation à Perpignan n'a autorisé l'exposition que de la moitié des vases initialement prévus ; cette restriction est d'autant plus regrettable que Perpignan ne manque pas d'espaces d'exposition suffisants...

Pour le Roussillon, on peut admirer des céramiques provenant de fouilles anciennes et découvertes à Collioure, Ruscino, ou de fouilles beaucoup plus récentes effectuées sur les sites d'Elne, Bajoles, Panissars, ou Caramany.

Quelques panneaux de grande qualité (sobriété de la présentation et du graphisme, clarté des textes) aident le visiteur à mieux comprendre les courants commerciaux au Moyen-Age, et l'éclairent sur les techniques de production des céramiques ; une maquette de four de potier s'ajoute à cette documentation.

Pour nous faire regretter les parties manquantes, un remarquable ouvrage accompagne l'exposition. Il s'agit d'un catalogue de 144 pages, divisé en trois grandes parties :

- Le règne du gris,
- Terres grises, rouges et claires, glaçures et décors peints,
- Couleurs et terres engobées.

Les textes, d'une grande rigueur scientifique, ont été élaborés par des archéologues et des céramologues. Ils se présentent sous la forme de courtes notices, d'une à trois pages, sur des séries de mobilier provenant de fouilles récentes, sur les ateliers, leurs productions ou leurs techniques. Ces notices, très aérées, sont abondamment illustrées par des dessins, photographies couleurs ou noir et blanc d'excellente qualité, ce qui en rend la lecture agréable, même aux néophytes.

Annie PEZIN

BILAN DE L'EXPOSITION " LES AGES DES MÉTAUX EN ROUSSILLON "

Chronologie

- de janvier 1994 à janvier 1995 : recherche de financement (auprès des partenaires et des futurs locataires).
- octobre 1994 : début de la conception
- février 1995 : début de la réalisation
- 24 juin 1995 : première installation, à Canet.
- du 24 juin 1995 au 28 août 1996 : exploitation de l'exposition

Bilan financier (au 31 novembre 96)

Recettes : 78269 f

(subventions : 53500 f (DRAC : 20000 f + Conseil Régional: 33500 f), locations et divers : 24769 f.)

Dépenses : 78207 f

Les prévisions des recettes et des dépenses à venir devraient équilibrer le budget à la fin de l'année 1996.

Il faut remarquer que les vitrines de l'exposition ont été prêtées gracieusement par l'association des Amis du Vieux Canet (coût : 35000 f), et que le bénévolat des membres de l'A.AP.-O. a pu être estimé à 6 mois de travail à plein temps pour 1 personne (55000 f).

Locations

Il y a eu 6 locations en 1 an :

- du 24 juin au 24 juillet 1995 à Canet
- du 25 juillet au 2 octobre 1995 à Bélesta au Château-Musée
- du 6 octobre au 26 octobre 1995 à Argelès
- du 12 janvier au 10 avril 1996 à Perpignan au Musée H. Rigaud
- du 29 juin au 29 juillet 1996 à Saint Paul de Fenouillet au Chapitre
- du 3 août au 28 août 1996 à Salses

Les tarifs de location sont de 3000f pour les villes de moins de 5000 habitants et de 5000 f pour les villes de plus de 5000 habitants.

Durant les transports, il est apparu que la fragilité des vitrines et leurs poids ont rendu leur manutention très difficile. Ceci a constitué un frein aux recherches de demandes de location.

Après les premières locations par des municipalités, il s'est avéré qu'il y a avait eu une sous-estimation des problèmes de promotion auprès des élus et du public local. En effet, la plupart du temps, les organisateurs de la venue de l'expo. considéraient sa promotion dans leur ville comme devant échoir aux réalisateurs de l'expo (l'A.A.P.-O.).

L'expo. a eu un certain succès (environ 10000 visiteurs durant la totalité de son exploitation, et le musée Rigaud à Perpignan nous a assuré que cette manifestation avait été la plus fréquentée de toutes celles qui avaient eu lieu depuis quelques années.

L'AA.P.-O. avait mis en place un service de visites guidées de l'exposition, très apprécié par les établissements scolaires qui sont venus relativement nombreux. Les visites ont été assurées par Christian Hernandez, C.E.S. de l'A.A.P.-O.

Réalisation

On a pu se réjouir de :

- réaliser enfin une grande exposition archéologique en Roussillon (15 vitrines et 16 panneaux),
- montrer à un large public du matériel archéologique provenant de 32 communes,
- procéder à la restauration de mobilier archéologique dégradé, et désormais sauvé,
- pouvoir étudier du mobilier conservé dans des collections privées,
- voir le catalogue de l'exposition sortir lors de l'inauguration.

On a pu déplorer :

- le manque de temps pour la conception et la réalisation de l'exposition,
- que le rôle de chaque participant à l'élaboration de l'exposition n'ait pas été mieux désigné.

Avenir de l'exposition

Il a été convenu avec les membres du bureau de l'A.A.P.-O. qu'il y aurait une prochaine démarche auprès du représentant de la Culture au Conseil Général en la personne de Monsieur Sagué, pour lui proposer l'exposition sur les Ages des Métaux en Roussillon au Palais des Rois de Majorque pour une durée de quelques mois avant le retour des objets dans leurs lieux respectifs de conservation.

Valérie PORRA

XI^e JOURNÉES D'ÉTUDES NUMISMATIQUES ET EXPOSITION "LES IBÈRES EN ROUSSILLON ET EN CERDAGNE"

Le thème de ces XI^e Journées d'Études, organisées en avril-mai 1996 par le Musée Puig et l'Association numismatique du Roussillon a été "Les Ibères en Roussillon et Cerdagne". Les conférences ont porté sur :

- Les Ibères à Ruscino (par R. Marichal)
- Les Ibères en Cerdagne (par P. Campmajo)
- Les Ibères en Roussillon (par A. Pezin)
- Le monnayage ibère (par L. Villaronga)

Une publication des conférences est en cours d'impression et sera diffusée par le Musée Puig dans les prochaines semaines.

L'exposition installée dans le Musée Puig présente, outre une centaine de monnaies ibères (sur les 1500 environ que le musée possède), un matériel archéologique de qualité, en grande partie inédit ou nouvellement restauré et provenant des sites du département (Ruscino, Elne, Salses, Llo...), ainsi qu'une exceptionnelle série de moulages, réalisés par J. Maureso sur les roches gravées de Cerdagne.

Cette exposition est visible jusqu'à fin mars 1997.

La publication du fonds de monnaies ibères du Musée Puig est prévue pour 1998.

Bernard Doutres

LES 4e JOURNÉES DE LA CÉRAMIQUE À BÉLESTA ET TAUTAVEL

Pour la quatrième année, le Château-Musée de Bélesta, le Centre Européen de la Préhistoire de Tautavel et l'association Objectif Terre se sont associés pour organiser des animations et des expérimentations autour de la céramique "archéologique" et actuelle. Ces manifestations se sont déroulées du 1er au 5 mai 1996, à Bélesta et Tautavel.

Le 1er mai, la matinée et une partie de l'après-midi furent occupées par le traditionnel repas préhistorique, qui se tenait devant la grotte de Bélesta. Malgré le temps plutôt gris, près de deux cent convives s'étaient joyeusement réunis pour déguster divers mets "à l'ancienne", arrosés comme il se devait de frénette et d'hydromel, et servis dans la bonne humeur par d'étranges personnes vêtues de peaux de bêtes...

C'est un violent orage qui finit par les chasser vers le foyer rural de Bélesta où se tenaient des démonstrations d'activités néolithiques : Jean-Marie Giorgio (animateur au Château-Musée) modelait des poteries au colombin, Jacqueline Noel (A.A.P.-O.) montrait comment filaient et tissaient les préhistoriques, Isabelle Carrère (archéozoologue E.H.E.S.S. Toulouse) a dépecé un renard à l'aide de couteaux de silex, François Briois (archéologue C.N.R.S. - E.R. 289) a débité du silex pour obtenir des outils et des armes, et enfin, Jacques Pernaud (conservateur du Musée de Tautavel) a montré les techniques préhistoriques d'allumage de feu.

Le 2 mai, une cuisson expérimentale de poteries "néolithiques" en meule chapée s'est déroulée à Bélesta. Cette cuisson s'inscrivait dans le cadre des recherches menées par l'association Objectif Terre pour les journées de la Céramique depuis sa création, afin de mieux comprendre les processus d'élaboration de la céramique préhistorique. La meule chapée est réalisée en intercalant les poteries et le combustible (bois, branchages), le tout étant protégé par une chape de terre végétale ou de pisé.

La journée était aussi consacrée à la poterie africaine qui présente des similitudes certaines dans ses techniques de modelage et de cuisson avec les céramiques préhistoriques. La conférence de Camille Virost, céramiste de renom, portait sur les techniques de fabrication et de cuisson des poteries africaines (Mali, Gabon, Burkina Faso...), et le vernissage de l'exposition d'Isabelle Minchin "Poteries du Burkina Faso : Assita et les potières de Colsama" complétait cette approche.

Les samedi et dimanche 4 et 5 mai, les manifestations se sont déroulées à Tautavel, et concernaient plutôt la céramique contemporaine, avec un marché réunissant une trentaine de potiers installés à proximité du Musée, une cuisson expérimentale de poteries dans le four gallo-romain construit l'an dernier, et une cuisson de céramiques dans un "four en papier".

Valérie PORRA

UNE PREMIÈRE DÉPARTEMENTALE :

LA DDE ET UNE ASSOCIATION POUR LA DÉFENSE DU PATRIMOINE AMÉNAGENT ENSEMBLE UNE AIRE DE REPOS ET D'INFORMATION SUR LA RN 9

Ce projet culturel a été monté avec l'aide de nombreux partenaires publics ou privés. Au départ, en janvier 1994, la subdivision de Céret de la Direction Départementale de l'Équipement a proposé à l'Association pour le Patrimoine de la Vallée de la Rome (ASPAVAROM) de coopérer à l'aménagement de deux délaissés routiers de la RN 9 situés entre Le Boulou et Le Perthus, sur le territoire de la commune des Cluses. De nombreuses réunions de travail ont ainsi permis d'établir un programme de réalisations dans un but d'information culturelle dirigée à la fois vers les usagers locaux et les milliers de touristes européens qui traversent chaque année cette vallée menant au col du Perthus.

L'aménagement présenté par l'association se compose :

— **de la restitution d'un tronçon de voie romaine et d'un milliaire** (inspiré du milliaire de Domitius Ahenobarbus découvert au Pont de Treilles-Aude) afin de sensibiliser le visiteur aux riches vestiges du passé qui jalonnent ce passage de la Roma, et notamment la **via Domitia** - le plus vieil axe routier romain en France vieux de plus de 21 siècles - qui prend naissance au trophée du col de Panissars et continue sa route à travers les forteresses des Cluses (du IV^e et V^e s.) et le Languedoc-Roussillon jusqu'au Rhône et au-delà le col du Mont Genève, vers l'Italie ;

— **de panneaux** : panneau d'information culturelle sur tous les monuments, sites et richesses artistiques de cette vallée et des panneaux plus précis sur les différents aspects de construction de la voie romaine en montagne ainsi que sur l'identification et le rôle des forteresses romaines des Cluses.

La subdivision DDE de Céret a pour sa part mis en place les panneaux de signalisation routière, des rambardes en bois, des cheminements piétonniers, des bancs, tables et annexes construits en pierre du pays ; elle a aussi donné cette touche méditerranéenne indissociable de notre héritage culturel gréco-latin, les cyprès ...

Mais cette réalisation, fruit d'un travail original et unique dans le département entre une association à but culturel et la DDE, n'aurait pu se faire sans le concours technique ou financier de fonds européens (FEOGA), des collectivités territoriales (Conseil Général, communes de l'Albère, du Perthus, des Cluses, de Maureillas-Las Illas et du Boulou), et de nombreux partenaires publics ou privés

(Syndicat Intercommunal du Bassin de Thau, Crédit Agricole Sud-Méditerranée, EDF-GDF Pyrénées-Roussillon, Intermarché du Boulou, clubs services du Rotary-Club d'Amélie-Les-Bains- Vallespir et du Lion's Club d'Arles-sur-Tech-Vallespir, Vieilles Maisons Françaises, entreprise SCREG-Travaux publics, Pépinières Arnaudès de Céret).

On le voit ... la grande idée de Philippe Lamour, fondateur de l'association régionale Via Domitia, de réhabiliter cet axe patrimonial poursuit sa voie et fait des émules.

Georges CASTELLVI

COMPTE RENDUS DE VISITES

VISITE DE LA CATHÉDRALE SAINT-JEAN

Le samedi 30 mars 1996, à la demande de divers membres de l'A.A.P.-O., a été organisée une visite de la cathédrale Saint-Jean de Perpignan, ou plus exactement de l'ensemble cathédral.

Nous avons eu la chance d'être guidés par Monsieur Olivier Poisson, inspecteur des Monuments Historiques, ce qui nous a permis de voir certaines parties de cet ensemble où l'on n'a pas accès d'ordinaire. Ainsi la magnifique salle capitulaire, d'un gothique particulièrement fin et imaginatif. Sa forme est irrégulière car elle a dû s'adapter à la place disponible.

La visite continue ensuite par l'église de Saint-Jean le Vieux qui a été plusieurs fois remaniée depuis sa consécration en 1025. C'est, lui aussi, un monument rarement ouvert au public, car il est en travaux depuis de nombreuses années, on y avait installé à la fin du XIXe siècle, une centrale électrique...

La nef nord présente quelques difficultés de circulation, le sol étant assez inégal à la suite de la destruction de la dalle de béton qui supportait les machines électriques (photo n°1). L'abside, en attente de restauration, est quasiment à l'air libre (photo n°2), ainsi qu'une absidiole.

Nous avons particulièrement admiré les deux baies de la "Salle Saint Dominique". Cette dernière, qui est quasiment inaccessible, est située au dessus du bras sud du transept, elle constituait en fait une tribune comtale (photo n°3).

Olivier Poisson, parlant sans notes, références de dates et de documents à l'appui, fit un point précis de la supposée rencontre de Saint Dominique et de Saint Vincent Ferrier dans la dite salle.

Pour l'ensemble du monument, un projet à long terme serait d'y installer, après restauration, un musée, où des œuvres d'art de la cathédrale, parfois peu ou partiellement visibles, pourraient être présentées (tels les panneaux détachés du buffet d'orgue, dont actuellement une seule face est exposée, et encore dans de mauvaises conditions).

Après un passage devant le portail sud de Saint Jean le Vieux, aux très belles sculptures (début XIIIe), la visite continue par un autre monument, lui aussi peu accessible, la chapelle de la Funeraria, du XIVe siècle, qui, outre la fonction indiquée par son nom, servait, pour l'université, de salle de soutenance de thèses, grâce à son excellente acoustique. Ce monument a été récemment restauré, ce qui a permis à P. Alessandri d'effectuer des sondages (cf. Bulletin A.A.P.-O. N°7 - Janvier 1993), établissant que la construction avait été réalisée sur d'importants déblais provenant d'une nécropole.

Cette chapelle à nef unique (photo n°4), avec abside sur trompes, a été restaurée de façon relativement neutre, compte-tenu de l'insuffisance d'informations concernant sa décoration antérieure. Les vitraux ont été montés en légère grisaille et les joints de voûtes ont été laissés apparents, les murs étant revêtus d'enduit jaune clair. Certains ont estimé que l'ensemble faisait un peu "neuf", mais il y a

lieu de tenir compte que la restauration est toute récente et que cet aspect devrait s'atténuer assez vite avec les années.

Dans le cloître-cimetière dit Campo Santo, Olivier Poisson nous fournit des explications sur les enfeux qu'il abrite, ainsi que sur les différentes étapes de la construction de la cathédrale, le chevet étant bien visible de cet emplacement.

Un passage à la chapelle du Dévot Christ nous permet d'être les premiers à pouvoir admirer celui-ci après restauration, sa remise en place ayant eu lieu quelques jours auparavant. Notre guide rappelle l'origine rhénane de l'oeuvre et ses grandes similitudes avec le Christ situé dans l'église Sainte Marie, au capitole de Cologne, daté de 1304.

La visite se termine par la cathédrale elle-même dont Olivier Poisson retrace l'historique de la construction et les différents changements de parti, opérés à la suite de nombreuses controverses architecturales. Un soin tout particulier est mis à évoquer l'histoire et les caractéristiques des divers retables, leur transfert dans d'autres églises ou monastères, et le large éventail qu'ils occupent dans l'histoire de l'art (Moyen-Age, périodes classique et baroque).

La visite terminée, Olivier Poisson est chaleureusement remercié pour l'abondance des informations fournies et pour l'art avec lequel il présente cet ensemble de monuments qui gagneraient à être un peu mieux mis en valeur.

A la suite de la visite, un petit groupe s'arrêtait devant la cuve baptismale, au fond de la cathédrale, et Mme Paradon, présente, nous apprenait qu'elle avait été très vraisemblablement creusée dans un tambour de colonne provenant du Capitole de Narbonne, et installée primitivement dans l'église de *Villa Gothorum* (Mailloles). On l'attribue couramment à l'époque wisigothique mais elle est plus vraisemblablement carolingienne.

En se séparant, tous les participants émettaient le souhait que d'autres visites d'un tel intérêt soient prochainement organisées.

Jacques ROIG

AMBRUSSUM ET ARLES

Les sorties de fin d'année sont devenues traditionnelles à l'A.A.P.-O. mais celle des 15 et 16 juin 1996 a innové en ce sens qu'elle s'est déroulée sur deux journées consécutives, avec nuit à l'hôtel. Ce "programme long" n'a pas découragé les participants puisqu'une quarantaine de membres se sont retrouvés, par un beau samedi de juin, à la gare routière de Perpignan et ont embarqué dans un car tout confort. La première étape nous a amené directement à *Ambrussum*, à 200 km vers l'est, par une autoroute dont le trajet suit constamment la voie Domitienne (ce qui est maintenant rappelé par deux panneaux sépia - l'un sur la Catalane, l'autre sur la Languedocienne, heureuse initiative due à l'Association *Via Domitia* que présidait feu Philippe Lamour).

Le site d'Ambrussum, à mi-distance entre Montpellier (ou plutôt *Sextantio*, c'est-à-dire Castelnaud-le-Lez) et Nîmes, ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres de l'autoroute avant le franchissement du Vidourle. L'aire de repos ouverte

récemment s'appelle aire d'Ambrussum mais ne donne pas -encore- accès au site romain et il faut souhaiter que la connexion se fasse sans trop tarder, ce qui ferait un troisième arrêt archéologique entre Espagne et Rhône, après Salses et avant la "Dame de Caissargue".

Revenons à Ambrussum pour dire que la visite en a été passionnante, deux groupes ayant été constitués sous la conduite d'Yves Manniez pour le quartier bas, et d'Annie Pezin et Jean-Pierre Comps pour l'oppidum. Comme pour beaucoup de sites antiques, une petite partie seulement a été fouillée. Le pont (ou ce qu'il en reste, une arche, sur les 11 qu'il comptait à l'origine) est la partie la plus connue et, aujourd'hui, la seule encore en élévation sur le site. L'oppidum a été fouillé dès le XIXe siècle mais ce sont les recherches conduites depuis 1967 par Jean-Luc Fiches qui permettent de connaître les différentes occupations, néolithique final d'abord puis protohistorique (VIe à IIe siècle avant notre ère), enfin gallo-romain avec des maisons du Ier siècle après J.-C. dont deux seulement ont été entièrement fouillées. L'épais rempart date des IIe et IIIe siècles, et on peut le suivre sur plus de 600 m ; 26 soubassements de tours sont encore décelables.

La ville basse a été fouillée de 1979 à 1985 (les travaux ont repris depuis 1993 sous la direction d'Yves Manniez) et ont mis au jour un quartier, mieux conservé à cause d'exhaussements successifs en rapport avec les crues du Vidourle, habité de 30 avant notre ère jusqu'au milieu du IIIe siècle. La construction la plus intéressante est une unité interprétée comme une ferme-relai, en rapport direct avec la fonction de *mutatio* qu'avait Ambrussum sur la *via Domitia*. Celle-ci est mal conservée car, contrairement aux apparences, la magnifique portion de route pavée, avec ornières bien marquées (entre-axes de 1,45 m) qui va vers la ville haute n'est qu'une voie urbaine... A l'issue de la campagne 1994, la découverte presque intégrale de la ville basse a été effectuée à la pelle mécanique, et la fouille maison par maison et quartier par quartier peut maintenant progresser. La campagne 1995 a révélé deux puits, non encore fouillés en profondeur, dont l'un possède une margelle circulaire monolithique brisée en quatre.

Avant de quitter Ambrussum, notons que les participants à l'excursion ont été les premiers acquéreurs d'une plaquette d'une centaine de pages, richement illustrée, œuvre de Jean-Luc Fiches, intitulée "Ambrussum, une étape de la voie Domitienne", et publiée par les Presses du Languedoc avec dépôt légal en juin 1996 !

Après avoir repris la route et posé les bagages à l'hôtel "Première Classe" d'Arles, le groupe s'est rendu dans la soirée au moulin de Barbegal, 10 km au nord de la ville, en vue de l'abbaye de Montmajour. L'idée (une surprise des organisateurs) de pique-niquer sur le site de la plus importante minoterie connue en Gaule romaine était excellente et a certainement constitué le moment fort de l'excursion. De part et d'autre d'un escalier central, on repère l'emplacement de 16 moulins ; ceux-ci, abrités sous des constructions à toit de tuiles et comprenant des meules en basalte, étaient actionnés en cascade par de l'eau amenée par une canalisation que l'on peut suivre sur plusieurs centaines de mètres, franchissant la barre rocheuse qui surplombe l'installation par une profonde et impressionnante tranchée... On peut lire sur une immense plaque gravée placée en 1976 par les Amis du vieil Arles : "Passant, honore ici la mémoire de Fernand Benoît (1892-1969), archéologue et humaniste dont les recherches et les découvertes illuminèrent la vie. En fouillant et en identifiant ces ruines antiques comme celles

de la première meunerie hydraulique, il a ajouté un incomparable joyau à la couronne de sa patrie provençale".

La journée s'est agréablement achevée, pour les plus courageux, par une promenade en Arles en soirée, les autres étant partis prendre du repos pour la journée du lendemain.

La journée de dimanche a commencé, tôt, par la visite du nouveau Musée de l'Arles Antique. Situé aux confins de la ville et inauguré en mars 1995 par le premier ministre de l'époque, Édouard Balladur, il s'agit d'un bâtiment moderne et dépouillé où la place ne manque pas : les constructeurs ont vu grand. Les objets exposés vont de la Préhistoire à l'Antiquité tardive. Nous avons noté de multiples imperfections dans ce musée qui a manifestement besoin de "retouches" : les vitrines sont trop hautes pour être vues par des personnes de taille moyenne, par contre il faut se mettre à quatre pattes pour lire certains textes comme celui concernant le lion de l'entrée. Les indications sont presque toujours trop succinctes (le visiteur qui ignore, en entrant, ce qu'est un cippe ne doit pas compter sur le musée pour l'apprendre...). Par contre des idées sont astucieuses comme celle de présenter les chapiteaux "à hauteur de colonne" même quand celle-ci manque... Et surtout le musée comporte une demi-douzaine de maquettes admirables restituant les monuments d'Arles, le port fluvial antique, le moulin de Barbegal... Nous avons particulièrement apprécié la maquette de l'amphithéâtre car une partie est vue au stade de construction, avec engins de levage, ouvriers spécialisés à l'oeuvre... C'est superbe et très pédagogique. Monsieur le Conservateur, remédiez aux inconvénients évoqués plus haut et nous dirons que votre musée est certainement... le plus beau de Provence !

En milieu de matinée, nous nous trouvions en compagnie d'une guide, dont nous avons pu apprécier l'érudition, devant l'entrée de l'église Saint-Trophime ; nous y sommes restés plus d'une heure... Ce porche roman est d'une rare beauté, et quand on sait qu'il a fallu sept ans (1987 à 1994) et des milliers d'heures de travail, non pas pour le restaurer mais tout simplement pour le nettoyer, on pourra se douter que le jeu en valait la chandelle (lire à ce sujet un bon compte-rendu dans Archéologia, n° 314, juillet-août 1995, p. 68-73). Passant, ne traverse pas Arles sans t'arrêter devant Saint-Trophime, tu admireras le meilleur de la sculpture médiévale, tu comprendras la spiritualité des pèlerins en route vers Saint Jacques de Compostelle, tu apprendras ce qui t'attend au Paradis, ou en Enfer... Notre guide nous a ensuite fait entrer dans l'église et dans le cloître, puis nous avons visité les Arènes, le Théâtre, le Forum ou plutôt sa portion souterraine, formée par les célèbres crypto-portiques (dans le même Archéologia, "Arles antique, bilan des fouilles récentes" p. 60-67). Mais il a fallu s'arracher à cette ville-musée pour prendre le chemin du retour, chacun jurant de revenir le plus tôt possible poursuivre et approfondir les visites. Une fois de plus, Arles n'a pas failli à sa réputation, et - pourquoi ne pas le dire - les Arlésiennes non plus...

Cyr DESCAMPS

VISITE DE L'HÔTEL PAMS À PERPIGNAN

Madame Paradon nous avait proposé de guider cette visite, qui eut lieu le samedi 9/11/96 à 14 h 30.

Dans le hall de cet édifice, acheté par la Ville de Perpignan et classé monument historique en 1986, Madame Paradon nous exposa la genèse de sa conception et de sa construction.

Il faut donner ici quelques éléments de la saga familiale Bardou-Pams-Holtzer. La famille Bardou avait installé là une fabrique de papier à cigarettes qui portait le nom de Joseph Bardou : J. B. Entre ces deux initiales fut intercalé un losange aux couleurs du drapeau catalan. Ainsi s'est imposée une lecture (le losange fut perçu comme un o), et une marque, -JOB-, s'en est suivie. La famille Bardou a fini par ajouter à son nom celui de la marque dont elle était propriétaire, procédé dont on ne connaît pas d'autre exemple, pour se faire un nom.

La famille Bardou ayant une fille (dont on peut voir le portrait dans le hall) eut donc aussi un gendre, Gaston Pams, lequel, devenu veuf plus tard, épousa en secondes noces une veuve, Mme Holtzer (portrait dans le salon du 1er étage).

Alors qu'on dispose d'une abondante documentation sur les monuments les plus anciens de Perpignan, il n'existe pratiquement pas d'archives ni de documents concernant l'hôtel Pams, hormis une série de plans, les premiers de 1892 et les derniers de 1897, plans dont certains n'ont pas été réalisés, alors que des réalisations ont été faites sans plans connus.

On sait aussi qu'un hôtel existant sur cet emplacement fut détruit pour laisser la place à l'hôtel Pams, ce qui manifeste l'intention de faire du nouveau, plutôt que de rénover ou d'agrandir.

Contrairement à une idée répandue, l'architecte de ce bâtiment n'est pas Petersen, constructeur du château de Valmy à Argelès, mais Cardier, qui eut à résoudre des problèmes causés par la déclivité et la forme tourmentée du terrain (résultant de la patiente acquisition de nombreuses petites parcelles de dessin irrégulier). Cet architecte utilisa, à côté de matériaux régionaux traditionnels, tels le marbre, la brèche ou la calcite, des matériaux modernes, zinc, tôle ondulée, verre, béton.

Le bâtiment a été conçu comme une construction de prestige, destinée uniquement aux réceptions, la maison d'habitation étant située de l'autre côté de la rue.

Compte tenu de cette fonction, un grand effort pour obtenir une luminosité maximum a été effectué, malgré le fait que l'immeuble, situé en plein milieu urbain ancien, soit entouré et parfois presque surplombé, à cause de la pente du terrain, par d'importantes constructions, dont l'hôtel Holtzer, appartenant à la deuxième épouse de Gaston Pams, dont la famille était propriétaire des forges de Commercy.

La solution au problème d'éclairage a été obtenue par la création d'une coupole vitrée dominant le grand hall qui occupe toute la hauteur du bâtiment.

Les belles proportions de ce hall, et la qualité des matériaux, sont remarquables. Cependant la multiplicité et la violence des couleurs, ocres, rouges, et des ornements, choquent un peu le goût actuel par leur manque de sobriété. Mais, en cette fin du XIXe siècle, elles correspondaient à une fonction bien précise : servir de décor à des réceptions de prestige destinées à favoriser la carrière du

sénateur, puis du ministre de la Marine et de l'Agriculture, Jules Pams, qui se présenta pour finir à l'élection de la Présidence de la République où il fut battu par Poincaré (de peu... laissait-il dire).

Après cette présentation de l'édifice et du hall, un cheminement souterrain, par un étroit boyau taillé dans le tuf, amena les plus téméraires d'entre nous à la découverte de la "source", qui est en fait un puits, se présentant comme un bassin d'environ 1m sur 2, mais sans aucun écoulement apparent.

Le grand escalier de l'hôtel, destiné à conduire aux salles de réception du 1er étage, occupe un côté entier du hall, qui constitue lui-même la totalité du rez-de-chaussée, à part quelques locaux de service. Cette disposition permet de lui assurer un parfait éclairage naturel. On y remarque aussi une rampe ornée de superbes ferronneries.

Les peintures du grand escalier ne sont pas signées, mais peuvent être attribuées à Paul Gervais, auteur de la décoration du Capitole de Toulouse, du fait de leur parenté avec des dessins publicitaires et des calendriers JOB des années 1903-1912 signés Gervais.

La décoration du panneau central représente, dans un paysage de la Côte Vermeille, l'arrivée à bord d'un navire de Vénus (ou de l'hellénisation) à ...Port-Vendres, qui, par définition n'était pas encore le "*portus Veneris*". Les témoins de cette arrivée sont deux anciens Catalans, vêtus de peaux de bêtes. Sur la gauche, de jeunes beautés en tuniques courtes guettent aussi l'arrivée du navire, Vénus ayant, quant à elle, réglé le problème vestimentaire par la négative.

Sur le second panneau est représentée une terrasse ornée d'une statue drapée, peut-être celle de Vénus. Devant un autel, une jeune femme étendue semble en transes. Deux autres, vêtues de peaux de léopard, dansent, et leur allure évoque celle de bacchantes. Ne serait-ce pas la terrasse du fameux "*Veneris templum*"?

D'autant plus qu'au loin sur le rivage semblent se profiler des silhouettes de bâtiments évoquant peut-être Collioure... Le mystère demeure.

Le troisième panneau de cet ensemble représente deux jeunes femmes au léger costume antique dont l'une tient la main d'un jeune homme, une des rares figures masculines de ces peintures.

Le fief électoral de Jules Pams étant Port-Vendres (où, à côté du cimetière, on peut voir le tombeau très fin de siècle de la famille), il n'est pas étonnant que les thèmes de ces panneaux évoquent Port-Vendres et la Côte Vermeille.

Plus surprenante toutefois est la vision assez fantaisiste d'une Antiquité peuplée de créatures féminines blondes, rousses et brunes, toutes bien en chair, selon les canons de beauté des années 1900, à moins d'estimer que cet étalage de chair fraîche était propre à représenter la prospérité de la famille...

Reste que tout n'est pas dénué de mystère dans ces grandes compositions décoratives, qui mériteraient une étude approfondie.

La rotonde qui surplombe le hall est aussi décorée de tableaux.

L'un d'eux peut s'interpréter comme décrivant la bataille de Lépante avec Don Juan d'Autriche.

L'autre pourrait figurer la présentation des plans de Port-Vendres au comte de Mailly par l'architecte Wailly, qui fut aussi le constructeur du théâtre de l'Odéon à Paris.

Un troisième montre l'arrivée de la civilisation gréco-latine sur la côte, qui semble en avoir bien besoin, si l'on en juge par l'aspect fruste des jeunes sauvages mal

dégrossis qui, vautrés près d'un feu éteint où se voient encore des ossements, observent l'arrivée des galères sur leur rivage.

On peut remarquer aussi des panneaux verticaux représentant des jeunes femmes, allégories portant les attributs de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie, dans un style Art Nouveau qui rappelle les peintures de A. Mucha.

De la rotonde, on peut passer dans un élégant salon orné de tentures jaunes, qui a ses fenêtres sur la façade. Le plafond est délicatement décoré, les lustres viennent de Murano.

Il est jouté par une pièce de travail ornée de boiseries.

Au même niveau, mais de l'autre côté de la rotonde, une autre pièce présente un superbe parquet, un plafond à caissons et une cheminée sculptée. Pendant les années où l'hôtel Pams abritait la bibliothèque municipale, cette pièce était la salle de lecture de la Presse. Actuellement, remeublée, elle sert de bureau de réception au Maire de Perpignan. Rappelons que l'édifice accueille présentement l'Eurorégion.

Compte tenu de la déclivité du terrain, le jardin intérieur est de plain-pied avec le premier étage et pratiquement au niveau du sol naturel ; il est entouré de colonnades, fausses sur un côté, et décoré d'une statue de Vénus par Bastos.

Au fond du jardin, se trouve la grande salle, peu connue, du jardin d'hiver, avec, curieusement, un mur vitré, de structure métallique, plus tard doublé par un mur de maçonnerie, bâti pour permettre la création de la colonnade du jardin.

La visite se termina par la galerie dominant le grand escalier, qui devait certainement servir de balcon d'orchestre, et qui permet d'avoir une belle vue d'ensemble en plongée sur le grand escalier et le hall.

Merci à Madame Paradon de nous avoir permis d'en savoir plus sur cet intéressant édifice, mal connu même de ceux d'entre nous qui l'ont très souvent fréquenté du temps qu'il abritait la bibliothèque municipale.

Ce ne sont pas toutes les villes qui peuvent s'enorgueillir de posséder un bâtiment de cette époque en bon état de conservation.

Jacques ROIG - Mireille COMPS

PROGRAMME DES CONFÉRENCES ET SORTIES POUR 1997

18 Janvier	Les fouilles terrestres et subaquatiques du gisement néolithique de la Galta, à Banyoles, par Josep TARRUS I GALTÉ
15 Février	Narbonne romaine, par Maryse et Raymond SABRIÉ
15 Mars	L'histoire des campagnes de la conquête romaine au Moyen-Age en Provence et Languedoc Oriental, par Claude RAYNAUD
12 Avril	La céramique de Paterna et Manices aux XIIIe/XVe siècles ; technologie, classification, importations en Languedoc-Roussillon, par François AMIGUES
24 Mai	Paléométaballurgie et histoire des forêts charbonnées dans les Pyrénées de l'Est, par Véronique IZARD
15 Juin	Visite de Tarragone (Espagne)
18 Octobre	Réunions de rentrée : présentation des recherches effectuées dans les P.-O.
15 Novembre	au cours de l'année 1997
13 Décembre	Assemblée Générale de l'association

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans des locaux de l'université de Perpignan, Bt. F 1, le samedi à 14h30. Des précisions sur la sortie seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 100 F et 50 F pour les demandeurs d'emploi et étudiants (prévoir 20 F de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut adhérer lors des conférences, ou en écrivant au siège : A.A.P.-O., 4 bis avenue Marcellin Albert, 66000 Perpignan (tél. 68-54-98-84).

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION AU 30/11/96

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-Présidente	Annie PEZIN
Secrétaire	Jacqueline NOEL
Secrétaire-Adjoint	Cyr DESCAMPS
Trésorier	Jérôme KOTARBA
Trésorier-Adjoint	Bernard DOUTRES

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- Mme la Conservatrice des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ALESSANDRI Patrice
CASTELLVI Georges
CATAFAU Aymat
CLAUSTRE Françoise
COMPS Jean-Pierre
DEBENATH André
DESCAMPS Cyr
DOUMEYROU Élisabeth
DOUTRES Bernard
KOTARBA Jérôme
MARTZLUFF Michel
MAZIÈRE Florent
NOEL Jacqueline
PASSARRIUS Olivier
PEZIN Annie
PORRA Valérie
VIGNAUD Alain

Ont collaboré à la réalisation de ce numéro :

Annie Pezin : collecte de textes, relectures, mise en page

Jean-Pierre Comps : relectures

Mireille Comps : saisie, relectures

Jacqueline Noel : collecte de textes, saisie

Bulletin édité par l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,
avec le concours du Crédit Agricole Sud-Méditerranée

Perpignan, le 15 décembre 1996